VIE
PUBLIQUE ET PRIVÉE
DE
JOACHIM MURAT.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,
Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Digitized by Google

655

VIE
PUBLIQUE ET PRIVÉE
DE
JOACHIM MURAT,

COMPOSÉE D'APRÈS DES MATÉRIAUX AUTHENTIQUES, LA PLUPART INCONNUS, ET CONTENANT DES PARTICULARITÉS INÉDITES SUR SES PREMIÈRES ANNÉES.

> Ecrire l'histoire d'un usurpateur, c'est rendre hommage aux Souverains légitimes.

PAR M. ***







PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pont de Lodi, nº 3, près le Pont-Neuf.

1816.

PRÉFACE.

De tous les aventuriers qui, sous la dictature et par les faveurs de Buonaparte, sont parvenus au plus haut degré d'élévation, il n'en est point de plus remarquable que JOACHIM MURAT, soit par sa vie romanesque, soit par sa fin tragique. Son historire est le *nec plus ultrà* du délire de la fortune, et le garant le plus certain du châtiment réservé aux crimes heureux d'une ambition extravagante. Tout le monde en connaît plus ou moins la dernière moitié, c'est-à-dire la carrière militaire que Murat a parcourue; mais l'autre moitié, dont se composent les vingt-cinq premières années de sa vie, est encore totalement inconnue, et le peu qu'on a débité sur ce sujet dans les bro-

chures françaises ou dans les papiers étrangers, est faux, inexact, controuvé.

C'est principalement cette lacune que nous avons remplie, d'après des matériaux authentiques et inédits, que nos longues liaisons avec Joachim lui-même avant sa grande élévation, avec sa famille et ses amis, nous ont mis à même de recueillir.

A l'intérêt particulier que le sujet ne peut manquer d'inspirer, cet ouvrage en ajoute un nouveau, dans la première publication de plusieurs particularités jusqu'à ce moment ignorées, concernant des personnages célèbres de nos jours, particulièrement l'auguste MARIE-CHARLOTTE de Naples. Des lecteurs fatigués de voir nos presses si long-temps souillées du nom de Buonaparte et de ses complices, nous reprocheront peut-être d'avoir consacré nos

loisirs à retracer les principaux traits de la vie de Joachim Murat; mais, quelque répugnance que nous ayons éprouvée à dépeindre un homme que nous avons particulièrement connu, nous avons cru cependant que l'intérêt de l'histoire, et sur-tout l'avantage de répandre des vérités et des leçons utiles, devaient l'emporter sur toute autre considération. Ecrire l'histoire d'un usurpateur, c'est rendre hommage aux Souverains légitimes.

Cette idée vient d'acquérir un nouveau degré de certitude, par la comparaison qu'on ne manquera point de faire entre la conduite, sous le rapport moral, de Ferdinand IV, et celle du téméraire qui avait osé s'asseoir sur son trône.

Nous nous bornerons à un rapprochement qui seul a plus de force que l'apologie la plus volu-

Digitized by Google

mineuse. Murat, en remplaçant Joseph dans son usurpation, s'était engagé à remplir tous les engagemens contractés envers les créanciers de l'Etat, et notamment les fournisseurs français, qui avaient avancé leur fortune pour favoriser l'ambition de Buonaparte, lorsqu'il envahit le royaume de Naples; il n'en fit rien, et les malheureux fournisseurs furent ruinés. Ferdinand recouvre sa couronne; les religieux mendians de Naples lui font une supplique pour lui demander la restitution de quelques-unes de leurs maisons vendues sous le dernier gouvernement. Ce bon prince renvoie leur demande à son ministre de l'intérieur, avec cette note de sa main : « Le Roi n'a point assez d'argent pour racheter ces maisons, et il serait injuste de les reprendre sans les payer. »

Digitized by Google

VIE

PUBLIQUE ET PRIVÉE

DE

JOACHIM MURAT.

Il est des hommes qu'au milieu des convulsions politiques, la Providence semble avoir placés sur un trône pour donner des leçons aux peuples et aux rois : tels sont les usurpateurs. Parvenus à ce faîte de grandeur par un chemin couvert de débris, de sang, de boue et de cadavres, ils ne s'y maintiennent qu'en suivant les mêmes traces; aussi les faux diamans mêlés aux lauriers qui couvrent leurs têtes, ne brillent-ils qu'un instant pour éblouir les yeux du vulgaire et multiplier les complices de leurs brigandages; le jour arrive enfin où la colère céleste, dont ils sont les épou-

vantables instrumens, s'appaise, et les fait rentrer, tout couverts de honte, tout accablés de malédictions, dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir.

A ces traits, qui ne reconnaît le trop fameux proscrit de l'île Sainte-Hélène, et l'aventurier qu'il mit sur le trône de Naples, dont la fin tragique est un hommage à la justice divine et à la légitimité des Souverains? Assez et trop longtemps on a parlé du premier pour qu'il soit nécessaire d'ajouter quelque trait à son histoire. Nous observerons seulement qu'en Egypte, il fut battu par un Anglais, à Waterloo par un Irlandais, et pris sur mer par un Ecossais; tant il était de sa destinée de devoir ses principaux revers et sa fin politique à la puissance qu'il a combattue avec le plus d'acharnement.

Quant au second, tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur son compte est généralement si peu conforme à la vérité, que je crois faire une chose utile en

donnant un précis historique de sa vie publique et privée. Originaire des environs du lieu de sa naissance, témoin oculaire d'une grande partie de ses actions, et plus d'une fois confident de ses pensées, je puis au moins garantir l'authenticité de ces récits, et mettre au jour plusieurs particularités dont j'ai seul connaissance.

Joachim Murat naquit en 1767 à la Bastide, village à quatre lieues de Cahors, de parens obscurs, mais très-honnêtes, et jouissant d'une aisance que leur procurait une auberge assez renommée. Il avait plusieurs frères et sœurs; mais comme il était le plus jeune et peut-être le plus spirituel de tous, sa mère, dont il était le benjamin, voulut qu'il fît ses études, le destinant d'avance à l'état ecclésiastique : c'était la ressource ordinaire des cadets dans le pays *de droit écrit*, où les aînés étaient presque seuls héritiers de leurs pères.

On l'envoya, à l'âge de neuf ans, au

collége royal de Cahors, dont il suivit les cours, en qualité d'externe, ayant pour répétiteur M. Treneuil, littérateur célèbre par son talent pour la poésie élégiaque.

Ses études souffrirent de la fougue de son caractère irréfléchi, volage et passionné pour le jeu : il s'assit pendant sept ans sur les bancs qu'avait fréquentés l'auteur de Télémaque, et ne fut point inspiré! Il passa de classe en classe, sans faire les moindres progrès, abandonné de ses régens, comme un malade incurable. Ce ne fut qu'en rhétorique, où le professeur M. Chaboissier, naguère professeur du lycée de Cahors, actuellement professeur à Issoire, près du lieu de sa naissance, voulut, mais inutilement, le forcer de travailler. Alors, ce maître aussi zélé que pieux et sévère, qui mettait au rang des devoirs les plus sacrés les progrès de ses élèves, ne pouvant tirer aucun parti du jeune Murat, s'écria dans sa colère : « Va, tu n'es bon qu'à

faire un soldat; tu ne seras jamais qu'un vaurien. »

Ce langage était bien différent de celui qu'il tenait envers le jeune Bessières, depuis maréchal de France et duc d'Istrie : « Mon enfant, lui dit-il un jour, continuez de travailler comme vous le faites, d'être sage comme vous l'êtes, et vous serez l'honneur de votre pays, l'élève le plus cher à mon souvenir. »

Pendant ses deux années de philosophie, Murat fut plus assiduement au billard qu'en classe; et comme pour jouer, il retroussait ordinairement sa soutane, on lui donna dès-lors le surnom de l'abbé à *la belle jambe*.

Il entrait alors dans cet âge qui, suivant l'expression de Voltaire, rend le joug des passions inévitable. Avec une ame ardente, une imagination exaltée et un goût dominant pour le plaisir, comment aurait-il pu rester insensible au premier battement d'un cœur novice ?

Murat paya son tribut à la fièvre ordi-

naire de la jeunesse, et l'histoire n'a rien à transmettre à ce sujet, si ce n'est le trait suivant, qu'il nous a lui-même rapporté, et qui dès-lors aurait pu faire juger de ce qu'il serait un jour.

Chargé d'aller faire quelques provisions en grains pour la maison, il eut occasion de passer à Négrepelisse, petite ville aux environs de Montauban : là, se trouvant le dimanche à la messe, il aperçut une jeune demoiselle qui lui fit éprouver, pour la première fois, tout ce que peut la beauté jointe à la piété et à la modestie la plus rare. Aussitôt il demande au chef de l'auberge où il était logé, le nom, la demeure, la parenté de cette belle; et, d'après la réponse de son hôte, il est tellement enflammé, qu'il lui promet une montre en or à répétition, s'il peut engager les parens de cette demoiselle à la lui accorder en mariage. C'était aller vite en besogne. L'aubergiste lui expose qu'elle avait perdu son père depuis deux ans, que son éduca-

Digitized by Google

tion avait été confiée à sa mère; mais qu'elle avait pour curateur un de ses oncles paternels, chanoine de Montpezat, autre petite ville à quelques lieues de Négrepelisse, que c'était à cet oncle qu'il fallait s'adresser pour obtenir la main de cette jeune vierge, et en même temps il lui dit le nom de cet oncle.

C'est assez, répond Murat; et, après un instant de réflexion, il monte à cheval, se rend à Montpezat, et se trouve en présence du chanoine. Il raconte naïvement à ce vieillard le sujet de sa visite, et, se déclarant hautement, quoique jeune encore, un des plus riches marchands du pays, il répond à toutes les objections du curateur, et il insiste pour prendre la place d'assaut. Le chanoine se voyant, en quelque sorte, poussé à bout, lui dit: « Mais qui est-ce qui vous a inspiré une passion si violente pour une personne qui ne vous connaît pas, à laquelle vous n'avez pas encore parlé? »

« *Le Saint-Esprit*, répliqua tout-à-

Digitized by Google

coup Murat. » Vous ne sauriez être mieux inspiré, dit le vénérable ecclésiastique; mais que voulez-vous de moi? —Une lettre pour me présenter à la mère, et sur-tout à la fille.—Volontiers. Le chanoine lui donne la lettre qu'il désirait. La mère, voyant ce passeport, le reçoit très-bien, l'invite à souper, remet le billet à la demoiselle, qui, après l'avoir lu, pour toute réponse sort de la maison, et ne paraît plus. Murat soupe, attend pendant trois heures son retour, est indigné de son indifférence, remonte à cheval, et part pour Cahors.

Ces détails, quoique minutieux, n'en sont pas moins remarquables par cette adresse naturelle de faire intervenir tout-à-coup le Saint-Esprit dans une affaire de cette espèce, et sur-tout par l'activité et l'esprit d'intrigue qu'ils annoncent dans le jeune Murat. Il est aisé de prévoir qu'il n'était point fait pour l'état ecclésiastique; qu'il n'aurait point été curé de village, même quand il n'y aurait

point eu de révolution en France (1), comme le prétend M. Sarrazin, et qu'il ne tarderait point à sortir de la sphère étroite où le sort l'avait fait naître.

Tandis que sa famille se félicitait d'avance de le voir bientôt entrer au séminaire, il quitta tout-à-coup ses parens, le collége, la soutane, et s'en alla avec son camarade Croiset échanger son bonnet carré contre un casque. C'était trois ans environ avant la révolution.

Cette nouvelle carrière, qui devait un jour devenir la source de sa fortune, fut d'abord pour lui une source d'ennuis et de tristesse. Accoutumé à vivre dans une indépendance absolue, il ne put s'habituer à la discipline sévère qu'on observait encore sous les armes; il eut recours à son frère aîné qui l'aimait beaucoup,

---

(1) Murat s'était enrôlé deux fois avant la révolution, et avait été dégagé deux fois. Son frère refusa de le retirer du service une troisième, d'après l'avis de M. Bonassie.

et qui acheta son congé, à condition qu'il reprendrait la soutane, et suivrait un cours de théologie.

Il n'est point d'être moins porté à remplir ses devoirs, plus à charge à la société et à lui-même, qu'un écolier sans fortune, sorti de toutes ses classes sans avoir rien appris, ni contracté le goût de rien apprendre. Joachim promit tout et ne tint rien. A peine rentré dans la maison paternelle, incapable de se livrer à des travaux domestiques, étranger aux soins de la campagne, il ne put supporter sa situation, reprit du service, redemanda bientôt et obtint son congé, pour s'enrôler peu de temps après, et demander, pour la troisième fois, un congé qu'on ne voulut point acheter.

On rapporte à ce sujet une anecdote singulière, dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, étant sortie de la bouche de M. Chaboissier, vénérable ecclésiastique, dont nous avons déjà

Digitized by Google

parlé. Quand Joachim demanda son troisième congé, toute sa famille fut d'avis de le lui refuser; son frère seul hésita, et, se méfiant de lui-même, il alla consulter M. Bonassie, principal du collége de Cahors : « Laissez-le sous les armes, lui dit ce vieillard, *quelque jour il sera maréchal de France.* »

Cette particularité fut imprimée en 1805, dans un ouvrage sur la campagne de cette année, et mise sous les yeux de Murat, qui ne la démentit point; mais un de ses favoris exigea que ce passage fût supprimé, en disant que ce n'étaient point de tels souvenirs qu'on devait rappeler, concernant un illustre personnage, et l'on fut obligé de mettre un carton.

C'est au court espace de temps que Joachim passa dans ses foyers avant son troisième enrôlement, qu'on fait remonter l'anecdote suivante, qui, peut-être mieux que le reste de sa conduite, peint son véritable caractère. Il avait été en-

voyé à Toulouse pour des affaires de famille; un de ses amis, étudiant en droit, M...., maintenant avoué dans une cour de première instance, vint le trouver, et lui exposa qu'il était perdu, si son cher Joachim ne venait à son secours. Il avait pris quatre louis, *sous condition*, suivant l'expression vulgaire consacrée pour exprimer ce genre d'emprunt, c'est-à-dire qu'un recruteur lui avait prêté quatre louis pour quinze jours, moyennant douze francs d'intérêt, et que, faute de remboursement à cette époque, le débiteur était enrôlé.

Dix jours s'étaient écoulés, et M... ne voyait qu'un seul moyen de sauver sa liberté. Il en fait part à Murat, qui l'approuve, et promet de l'exécuter avec succès, moyennant une gratification particulière.

Ce moyen consistait à puiser la somme nécessaire dans la bourse d'un oncle de M......, qui demeurait à trois lieues de Toulouse. Cet homme était riche, mais

Digitized by Google

extrêmement avare. Murat, après avoir écouté un instant son ami, s'écria : « Je le tiens ; partons ! »

Ils s'associent un ami commun, et, nouveaux argonautes, ils marchent pour l'expédition d'une autre Toison d'or, aussi difficile peut-être à conquérir que la première : ils arrivent à l'heure précise à laquelle on se mettait ordinairement à table. Aussitôt on apporte trois couverts de plus. Le vieillard les reçoit avec une extrême bonté, et, après le dessert, leur demande si leur visite n'aurait pas quelque motif particulier. Oui, sans doute, dit Murat. A l'instant M.... sortit, pour laisser à son avocat le soin de tout dire librement sur son compte. Joachim continue, et va droit au fait. Je ne puis rien faire pour mon neveu, dit le vieillard ; cette année n'a pas été bonne, et j'ai éprouvé de grandes pertes. —Vous craignez peut-être de perdre les cinquante écus que nous vous demandons ? tenez, voilà une tabatière en or, qui pèse

Digitized by Google

trois cents francs ; gardez-là jusqu'à ce que vous soyez remboursé. — Impossible. — Il le faut. Gardez la tabatière, je n'en veux plus ; voilà ma reconnaissance de la somme que vous allez avancer : nous la déchirerons quand vous serez payé ; sur-tout le plus profond secret.

Il fait tant, que l'oncle donne les cent cinquante francs, et retient la tabatière en gage de cette somme. On remercie, on embrasse, on part, on rit en chemin de la grande victoire ; mais celui qui ne rit pas, ce fut l'avare, lorsqu'après avoir consulté un orfèvre sur le prix de la tabatière, celui-ci lui dit qu'elle pouvait valoir une vingtaine de francs, que c'était de l'or de Manheim. Elle avait coûté beaucoup moins à Murat, qui l'avait empruntée à l'un de ces colporteurs qui vendaient alors des bijoux sur la place royale de Toulouse.

Au commencement de la révolution, Murat obtint le grade d'officier au régi-

ment des Ardennes, en garnison dans une ville du Midi. L'exaltation et la publicité précoce de ses principes démagogiques, déguisés sous le faux nom de patriotiques, lui attirèrent l'animadversion de ses chefs qui, suivant l'expression vulgaire du temps, n'étaient point encore *au pas*. Joachim n'ayant point assez d'appui dans le jacobinisme naissant, dont il était un des plus ardens apôtres, crut devoir se dérober au châtiment dont il était menacé, déserta, et vint à Paris, où il végéta, et fut, dit-on, réduit à la triste nécessité d'échanger son épaulette contre une serviette de garçon de salle, chez le restaurateur Beauvilliers, jusqu'au moment où des députés, dont il était connu, le firent admettre dans la garde constitutionnelle de Louis XVI.

A la dissolution de cette garde, Joachim se trouva d'autant plus embarrassé, qu'il ne pouvait plus s'adresser aux amis du Roi, qui connaissaient sa démago-

Digitized by Google

gie, ni aux jacobins qu'il avait trahis en entrant au service de Sa Majesté; il préféra cependant avoir recours à ces derniers, chez qui il pouvait trouver encore des protecteurs dont le crédit suffisait pour le remettre en activité. Ses regards se fixèrent d'abord sur ce prétendu ami du peuple qui, du fond de son cabinet, maîtrisait plutôt la France par ses feuilles périodiques, que l'assemblée législative par ses décrets; il alla trouver un entrepreneur de bâtimens, son compatriote, qui était intimement lié avec ce cannibale, et l'engagea à le présenter à ce chef de révolutionnaires.

Quoiqu'il fût près de midi, Marat était encore dans son lit, lorsqu'ils furent admis dans sa chambre. Il était en ce moment furieux contre un faux patriote, disait-il, qui voulait donner sa démission à la commune, d'une place très-importante qu'elle lui avait confiée; c'était le cordonnier Simon, qu'elle avait chargé de la garde de l'infortuné

fils de Louis XVI, et que ce jeune prince était parvenu à toucher par ses larmes. Tout ira mal, ajouta-t-il, et jamais nous n'aurons de liberté ni de tranquillité, tant qu'il y aura des hommes d'Etat, des prêtres et des nobles... — Et des Rois, dit celui qui devait un jour aspirer si ardemment à la royauté. — Fort bien, mon ami, répliqua Marat, je vois que vous êtes des nôtres. Puis-je vous être utile en quelque chose? — Je viens vous prier d'agréer que je change une lettre de mon nom, et que je porte le vôtre. Je suis Murat, l'un des patriotes défenseurs de mon pays. — Je te connais de réputation, mon brave; j'ai trouvé ton nom plus d'une fois dans ma correspondance; il m'a frappé beaucoup moins par sa ressemblance avec le mien, que par notre conformité de sentimens. Quant au changement dont tu me parles, je ne vois pas qu'il soit nécessaire; les noms ne font rien à la chose;

laisse-là les hommes, et sers ton pays.

Murat comprit qu'il était jaloux de porter seul un nom qu'il croyait bien au-dessus de tous les autres; il ajourna le changement qu'il projetait jusqu'à la mort de Marat, époque à laquelle il le demanda formellement à la convention, qui passa à l'ordre du jour; tant le faux ami du peuple eut peu d'amis dans cette assemblée, du moment qu'il eut cessé de vivre (1)!

Tout porte à faire croire que la visite ne fut point inutile; car peu de jours après, Murat reçut un brevet de sous-lieutenant dans le 12e régiment de chasseurs à cheval; c'est-là qu'il fit dans les clubs les motions les plus virulentes, sur-tout contre les nobles et les rois, et, par

(1) L'indifférence du comité de salut public envers Marat fut telle, que le jour même de son assassinat, il refusa d'entendre les envoyés d'une section, qui venaient demander pour ce monstre les honneurs du Panthéon.

cette exagération, il mérita le grade de sous-lieutenant-colonel. Mais cette cause de son avancement fut aussi la cause de sa disgrâce. L'épuration qui eut lieu dans nos armées, après la mort de Robespierre, le remit sans place jusqu'au 13 vendémiaire, où la convention nationale s'entoura, pour se défendre, de tous les militaires qu'elle venait de destituer; et, dans cette occasion, les chefs de cette expédition désastreuse se battirent plutôt pour eux-mêmes, qu'en faveur d'une représentation dont ils avaient tant à se plaindre. Joachim fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans cette journée, et il fut distingué de Buonaparte, commandant en chef ce supplément du massacre du 2 septembre.

En récompense des services qu'il avait rendus lors de ce carnage des Parisiens, il fut remis en activité dans l'armée des Pyrénées-Occidentales, et, peu de temps après, la paix étant faite entre la France et l'Espagne, il passa à l'armée

d'Italie, où Buonaparte le trouva, lorsqu'il en prit le commandement, et en fit son aide-de-camp. La bravoure et l'activité qu'il déploya dans cette campagne, surtout aux batailles de Mondovi et d'Arcole, lui méritèrent de plus en plus la confiance et l'amitié du général en chef, qui le nomma général de brigade, et le chargea de différentes missions, dont il sut s'acquitter avec succès.

Il répondit à cette confiance, en secondant Buonaparte de la manière la plus active dans son expédition d'Egypte. Au Mont-Thabor, il battit complètement une troupe considérable d'Arabes; couvert de blessures, il fut nommé général de division sur-le-champ de bataille : c'est la victoire à laquelle il tenait le plus, et il nous a dit plus d'une fois que l'image du Christ, au moment de sa transfiguration sur ce théâtre du combat, avait redoublé ses forces et son courage.

Il contribua plus que tout autre, dans la journée du 18 brumaire, au suc-

cès de la première usurpation de l'autorité souveraine par Buonaparte. En Italie et surtout en Egypte, il avait servi son ambition avec un dévouement sans bornes; mais ce fut le 18 brumaire qui mit le comble aux services qu'il lui avait déjà rendus. Tout le monde sait avec quel mépris il traita le conseil des cinq cents; quand le grand conquérant de l'Italie pâlissait d'effroi devant un député son compatriote (1), il vint fort à propos à la tête de ses janissaires pour le sauver des fureurs de l'assemblée, et, d'une voix de stentor, prononça la dissolution du conseil.

En cette occasion, Buonaparte ne fut point ingrat; et, pour s'attacher encore plus un serviteur si zélé, il en fit son beau-frère, en lui donnant pour épouse la plus jeune de ses sœurs, qui venait

(1) On se souvient comment Arena reçut Buonaparte au conseil des cinq cents, et de quelle manière il en fut puni.

d'achever son cours d'éducation chez madame Campan.

L'époque de son mariage avec Caroline Buonaparte, dont Moreau avait refusé la main, fut aussi l'époque de sa fortune; nous le vîmes quelques jours après au palais du Luxembourg, que le premier consul habitait encore: il était tout rayonnant de joie. Lorsqu'il parut, nous étions tout attentif à écouter monsieur Portalis, qui revenait de la Guyane où il avait été déporté par suite de la journée du 18 fructidor; il nous racontait tout ce qu'il avait eu à souffrir pendant son ostracisme, l'état de détresse absolue dans lequel il s'était trouvé, et dont on remarquait encore les traces dans ses vêtemens. Murat arrive, le reconnaît, l'annonce à M. Maret, qui le présente au premier consul.

Murat revient, fait l'éloge le plus pompeux de ses nôces, vante ses plaisirs, ses bijoux, ses chevaux, reçoit les hommages de quelques employés qui

attendaient le moment d'une audience accordée par le premier consul, promet de leur être utile, fait une pirouette, les salue et les oublie pour toujours.

Le dirai-je? Il oublie déjà jusqu'à sa femme. Que peut être la fidélité conjugale dans un cœur qui ne respire que l'usurpation et le brigandage? A peine dans les bras de l'hymen, il se livra, sans pudeur, à son penchant pour la galanterie; son rang, son crédit, les grâces naturelles de son physique lui procurèrent des conquêtes trop obscures pour mériter d'être citées. La première qui jeta de l'éclat, et fit un bruit dont les tribunaux ont retenti l'année dernière et viennent de retentir encore en ce moment, fut son intrigue domestique avec Eléonore Laplaigne, femme de M. Revel. Comme cet époux, persécuté, dit-il, de toutes les manières, outragé sous tous les rapports, vient de publier un ouvrage où ce mystère d'iniquités se trouve fort amplement développé, nous nous

contenterons d'ajouter à ces éclaircissemens quelques détails que la lecture de son livre nous a suggérés.

Il paraît certain que l'entrée de madame Revel dans la maison de madame Murat, en qualité de lectrice, dame d'annonce, fut la suite d'une liaison bien antérieure au mariage de la demoiselle Eléonore : on peut déduire cette conjecture du langage que madame Campan tint à M. Revel, s'il faut en croire le rapport que ce dernier fait à ce sujet : « Je suis convaincue, lui dit-elle, que madame Laplaigne a l'intention de vendre cette pauvre Eléonore, et de me faire rougir de l'avoir comptée au nombre de mes élèves. J'ai pris la résolution d'intéresser les grands de l'Empire à son sort. Elle a été compagne de toutes les princesses de la dynastie impériale ; j'ai sur celles-ci, sur leurs époux, et même l'empereur, je ne dirai pas tout crédit, mais tout pouvoir, et en dépit de madame Laplaigne, je ferai le bon-

heur d'une enfant digne de tous mes soins.

« *Le prince Murat a déjà pris part à la position d'Eléonore, et manifesté le désir de contribuer à sa fortune;* mais il faut d'abord la marier, c'est le point principal. Vous avez bien fait de chercher à l'épouser. Je reconnais en vous de l'esprit, et si vous joignez à ce don de la nature, du jugement, de la *souplesse;* si, sur-tout, vous êtes confiant dans la vertu de votre femme, qui en est digne, comme le fut mon époux dans la mienne, quoiqu'il me vît entourée des piéges que l'âge et les grâces évitent rarement à la cour, vous serez comblé de biens et d'honneurs. »

M. Revel donna dans un piége si adroitement tendu, et fut tellement comblé de biens et d'honneurs, que, deux mois après son mariage, il fut jeté dans un cachot, sans qu'on pût parvenir à découvrir le motif de son arrestation; qu'on le fit consentir, dit-il, par la vio-

lence à un divorce dont il a réclamé la nullité devant les tribunaux, et que son épouse resta tantôt en la possession de Murat, tantôt en celle de Buonaparte.

Dans ses palais, au milieu des plaisirs, Joachim, quoique enivré de sa grandeur apparente, n'en gardait pas moins le souvenir importun de sa basse extraction, et le désir d'en couvrir l'obscurité par l'éclat de ses richesses.

Le système d'agrandissement que Buonaparte suivit constamment envers sa famille, Murat l'adopta en faveur de la sienne. Si l'éducation dont ses frères avaient été privés ne lui permit point d'en faire de grands seigneurs, il leur donna du moins des biens et des dignités auxquels ils n'auraient jamais dû s'attendre. De toute sa race, la seule personne qui refusa le plus léger de ses bienfaits, le moindre changement dans son état, ce fut sa mère, qui jamais ne voulut quitter la quenouille et ses vêtemens d'aubergiste. On assure

même que, toutes les fois qu'on lui annonçait la promotion de son fils à une nouvelle dignité, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer, comme si elle eût prévu que plus il s'élevait, plus il était près de sa chute, heureuse d'avoir rendu le dernier soupir avant que d'avoir vu se réaliser son sinistre pressentiment!

Quelque soin que prît Murat d'élever ses proches parens, pour les rapprocher de sa personne, il ne voulut cependant jamais recevoir leur visite. A peine eut-il appris qu'une de ses sœurs avait fait cent cinquante lieues pour le venir voir, qu'il s'empressa d'envoyer vers elle un de ses affidés, pour l'empêcher de descendre de voiture, et lui remettre un rouleau de pièces en or, en la sommant de s'en retourner de suite. Une autre de ses sœurs fut long-temps disgraciée, pour avoir donné sa fille à un jeune médecin, également aimable et chéri de la famille. « Je ne puis rien faire de ces femmes, ni de ces paysans, disait-il un jour à

M. Ramel, professeur de rhétorique, ils sont trop rouillés; mais au moins je m'emparerai de leurs enfans, et la génération future sera toute autre que la génération présente. »

Il tint parole, et fit venir à Paris une grande partie de ses neveux, et ne rougit point d'en faire placer un au prytanée français, avec bourse entière; il y resta trois ans, sans avoir rien appris, passant de classe en classe, quoiqu'il fût incapable de conjuguer un verbe : c'était beaucoup moins sa faute que celle des chefs qui lui faisaient suivre des cours au-dessus de ses forces : nous pûmes nous en convaincre par les progrès qu'il fit dans le peu de temps que son éducation nous fut confiée. Il avait déjà réparé les années perdues au prytanée, par son application et ses talens naturels, lorsqu'élevé au grade de capitaine de vaisseau, il fut tué à la bataille de Trafalgar.

Quant à ses nièces, Murat en prit un soin particulier; il ordonna qu'on les

envoyât d'abord à Toulouse, dans une pension, où on leur enseigna les élémens de la langue et de l'urbanité françaises. Une fois qu'elles savaient lire, écrire, parler et se présenter dans la société, on les amenait à Paris, à l'école de madame Campan. C'était M. de Bastide, l'un des anciens seigneurs du pays, qui s'était chargé de leur procurer les vêtemens convenables, et de les accompagner dans les voyages relatifs à leur instruction; aussi fut-il nommé au corps-législatif, dans l'assemblée électorale que Murat alla présider à Cahors en 1803. Il donna la main d'une de ces nièces à M. Agar, qui depuis fut son ministre des finances à Naples, avec une dot de cinq cent mille francs.

C'est par ces moyens que, de simples paysannes, il en fit des dames qu'il essaya vainement d'assimiler aux baronnes et aux comtesses de l'antique famille de Murat; celle-ci, malgré ses sollicitations, n'a jamais daigné le reconnaître.

Que ne fit-il point pour cacher ou déguiser la bassesse de son extraction? Il en fit un secret même pour son épouse: j'en donnerai pour preuve une anecdote qui m'est personnnelle. Je venais d'assister, à l'hôtel de Brienne qu'occupait Murat, à un déjeûner où se trouvaient MM. Bessières, alors général de brigade, Richard, nommé préfet de Toulouse, Croiset, qui arrivait de Cahors pour complimenter le général, son ancien camarade, et Fesch, qui n'était encore que Fesch, vêtu simplement d'un petit habit gris, qui comptait déjà plus d'un automne.

Après le déjeûner, Murat alla passer la revue de la garde consulaire, dont il était le commandant. Tous les convives sortirent avec lui; je restai seul avec Madame, qui me fit de longues questions sur la famille de son mari; elle demanda quels étaient l'âge, le ton, la mise de sa mère; quelle était l'éducation de ses frères et de ses sœurs; quel rang

ils occupaient dans le pays. Je répondis à toutes ces questions, comme si Murat eût été présent : elle en parut très-satisfaite, et ajouta que l'intention de son époux et la sienne étaient d'aller incessamment aux eaux de Bagnères, et qu'elle serait fort aise de passer quelques jours au sein de la famille de son mari. Ce voyage n'eut pourtant pas lieu, et jamais madame Murat n'a vu la Bastide.

Le soin que Joachim a toujours pris de dérober aux regards de son épouse la nudité de ses pénates paternels, était un calcul de vanité qu'il ne dissimulait pas même avec ceux qui le connaissaient depuis sa naissance, témoin le trait suivant. Lors du sacre de Buonaparte, il désira que les députés de son pays à cette cérémonie vinssent lui présenter leurs hommages : quelle fut leur surprise, lorsqu'il parut au milieu d'eux, tenant gravement son bâton de maréchal à la main, et ne parlant qu'avec un ton de protection à d'anciens ca-

marades, ou à des magistrats dont il avait tenu l'étrier, lorsqu'ils montaient à cheval!

Ce n'est pas que sa vanité n'ait reçu plusieurs échecs, dans le temps même de sa grande puissance. Nous allons citer à ce sujet deux anecdotes, dont le public n'a jamais eu connaissance.

Au moment où Murat formait sa maison de prince, un descendant de la maison de Latour-d'Auvergne alla le trouver, et le pria de lui faire obtenir une place dans la maison de Buonaparte; Joachim le lui promit, et, deux jours après, il lui envoya un brevet portant sa nomination à une des premières places auprès de sa personne. Le descendant de Turenne le lui renvoya sans daigner lui faire aucune réponse. « Je ne demandais point à servir un palefrenier, » dit-il à un de ses amis.

L'anecdote suivante m'est encore personnelle. Murat connaissait mon intimité avec M. Delille; plusieurs fois il m'avait

fait entendre qu'il payerait à ce poëte quelques vers qu'il pourrait faire en son honneur, beaucoup plus cher que la mère de Marcellus ne paya jadis à Virgile, ceux qu'il avait faits pour son fils. Je me gardai bien d'en faire part au Virgile français, qui ne voulait jamais entendre parler de nos aventuriers couronnés. Cependant Joachim, qui appelait Delille son compatriote, l'Auvergne et le Quercy étant limitrophes, persista dans son dessein de séduire la plume du poëte; il s'unit à Joséphine pour le faire nommer sénateur, et me chargea d'annoncer à M. Delille qu'il allait incessamment s'asseoir sur une chaise curule. Malgré que je connusse les sentimens imperturbables de ce dernier, je me hâtai de me rendre chez lui, et, en présence de madame son épouse, je lui communiquai l'objet de ma visite, le félicitant d'avance de sa nomination à la première dignité de ces temps. « Gardez vos complimens, me dit-il d'un ton qui ne lui était pas or-

dinaire : moi, sénateur ! je ne veux aucune place, je n'en veux point ; dites, je vous prie, à celui qui vous a envoyé, que je ne puis rien accepter, que je suis cassé, incapable de sortir de ma chambre. » Je fis part à Joachim de ce refus ; le projet fut regardé comme non avenu ; Delille resta sans dignité, et Murat sans vers.

Ce dernier se vengeait de ces humiliations par des rodomontades dignes du Don Quichotte de la fable espagnole. Un jour un ancien gentilhomme, qu'il voulait forcer d'accepter une place dans la maison militaire de Buonaparte, lui témoignant quelque inquiétude sur la durée de son pouvoir : « Il y a cent ans que Napoléon règne, dit-il fièrement ; ni lui ni les siens n'ont rien à craindre. »

Son langage, ses démarches, sa protection, tout était calculé d'après l'intérêt de sa prétendue gloire ou de son amour-propre.

On a cru généralement qu'il avait tout fait pour son pays, et particulièrement pour la ville de Cahors; sans doute, si l'on met au rang des plus grands services les nominations de ses favoris aux premières places, la création de quelques établissemens très-onéreux à une petite ville presque sans moyens, depuis que la guerre avec l'Angleterre l'empêchait de tirer aucun parti de ses vins, sa principale, pour ne pas dire son unique ressource.

Mais veut-on savoir jusqu'à quel point il poussait la générosité envers une ville qui en faisait son idole? il suffira de connaître le trait suivant, dont nous garantissons l'authenticité ; L'orsqu'on s'occupa de l'établissement des lycées dans les principales villes de la France, les habitans de Montauban et d'Agen sollicitèrent une de ces maisons pour leurs villes; Lacuée insista pour Agen, sa ville natale; Murat se trouvait au conseil-d'état au moment où l'on délibérait sur

le placement d'un lycée dans cette partie du Midi : « Et moi, dit-il, je demande que le lycée soit établi à Cahors. Votre ville est trop pauvre, répliqua Lacuée, pour faire les frais d'un pareil établissement.—Je m'engage à lui donner soixante mille francs pour cet objet. » Le conseil-d'état ne crut pas pouvoir résister à cette offre et au ton impérieux dont la demande était faite; Cahors eut le lycée, mais ne reçut jamais un denier de Murat.

A cette anecdote on pourrait en joindre une autre qui roule sur une matière beaucoup plus grave. Quand cet usurpateur alla remplacer un autre usurpateur au trône de Naples, il promit à différens fournisseurs français de leur payer des sommes d'argent qu'ils avaient avancées pour l'expédition de l'armée de Buonaparte dans ce royaume; cette dette s'élevait à neuf cent mille francs; une fois assis sur ce trône, il ne tint aucun compte de sa promesse, et les malheu-

reux fournisseurs furent presque tous ruinés, entr'autres le sieur Gentil de Choisy-le-Roi (1).

Ce n'est point ainsi que se comportent les Bourbons. Qu'on nous permette de

(1) Un ami de ce malheureux nous a fourni, à cet égard, une note beaucoup plus détaillée. Il en coûta neuf cent mille francs pour l'expédition qui devait placer Joseph Buonaparte sur le trône de Ferdinand IV. Cette somme était due à des fournisseurs français, entr'autres à Gentil de Choisy, dit Gentil du gouvernement, pour être distingué de beaucoup d'autres habitans de cette ville qui portaient le même nom. Il fut affecté pour le remboursement de cette somme, l'équivalent à prélever sur les contributions de deux années. Les circonstances avaient empêché Joseph de commencer ce paiement, lorsqu'il fut appelé par son frère au trône d'Espagne, et qu'il dut céder celui de Naples à Joachim Murat, qui, en l'acceptant, promit de la manière la plus solennelle de payer ces neuf cent mille francs, et devenu roi, ne tint aucun compte de sa promesse.

Il ajouta même à cet acte de mauvaise foi, un trait que rien ne saurait excuser. Gentil, à qui il

placer ici un trait qui honore autant le Nestor de cette race que les lauriers dont sa tête est couverte. L'année dernière, au moment où l'on s'occupait de la restitution, à MM. les émigrés, des biens qui n'avaient point été vendus, nous eûmes l'honneur d'offrir à ce prince nos services pour faire rentrer dans sa bibliothèque des manuscrits très-précieux de famille, entr'autres un exemplaire magnifique des statuts de l'ordre de la Jarretière, présent que la reine

était dû trois cent mille francs pour des fournitures, voyant qu'il ne pouvait rien recevoir, et se trouvant ruiné, sollicita la place de receveur-général des deniers royaux à Otrante : il l'obtint moyennant un cautionnement de trente mille francs. Il demanda que ce cautionnement fût prélevé sur le capital de 300 mille fr. qu'on lui devait. Le faux monarque rejeta sa juste réclamation, et le malheureux succomba sous le poids des dettes qu'il avait contractées pour faire ces avances, sans place, sans crédit, sans ressources.

Elisabeth avait fait au duc de Montmorency; cet exemplaire était un des quatre dont les bibliographes aient eu connaissance, et duquel Debure soupçonne la perte dans sa bibliographie, n'ayant pu découvrir ce qu'il était devenu. Les biens de ce duc, décapité à Toulouse en 1632, ayant été donnés au prince Condé, qui avait épousé sa sœur, ce manuscrit fut remis à la bibliothèque de ce prince, et, pendant la révolution, nous avons eu l'avantage de le conserver très-soigneusement jusqu'au moment où tous les manuscrits, dont la garde nous avait été confiée, furent remis à la bibliothèque royale, où sans doute ils doivent se trouver.

L'offre que nous eûmes l'honneur de faire à Son Altesse, par écrit et de vive voix, fut acceptée, mais à condition, dit-elle, que *cela ne blessera personne.*

Ces détails, en quelque sorte domestiques et connus seulement d'un très-

Digitized by Google

petit nombre de personnes, paraîtront sans doute intéressans pour quiconque s'attache à savoir la vie privée des grands personnages; ils font connaître en entier Joachim Murat, et remplissent la lacune qu'on remarque dans tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur le compte de ce favori de Buonaparte.

A l'époque même de son mariage, il ne jouait encore qu'un rôle secondaire; il va maintenant jouer un des premiers rôles, conclure un traité de paix avec un Roi, dont il doit un jour usurper le trône, se rendre le protecteur du vicaire de Dieu sur la terre.

A la journée de Marengo, journée si funeste à la liberté française, puisqu'elle contribua si puissamment à consolider le pouvoir du nouveau tyran, Murat, à la tête de la cavalerie, avait également signalé son courage fougueux et sa présence d'esprit, dans un de ces momens qui décident de la victoire. Nos troupes fuyaient déjà de toutes parts, et Buonaparte, qui

toujours brave lorsqu'il triomphait, était le plus lâche des capitaines dans une déroute, avait déjà pris soin d'assurer sa vie, caché derrière un arbre, loin du danger. Murat le voit, lui reproche sa désertion du champ de bataille, l'y ramène en lui montrant Desaix arrivant avec sa phalange dite d'*invincibles*, et contribue ainsi au gain de la bataille. Un sabre d'honneur fut le prix de sa conduite en cette circonstance.

Buonaparte le récompensa d'une manière plus lucrative : il lui donna le commandement de l'armée d'observation qui marchait sur Ancone, destinée à occuper le pays cédé aux troupes françaises par l'armistice de Trévise, et à remettre le souverain Pontife en possession de ses Etats. Les politiques du temps, habitués à ne s'occuper que des grandes catastrophes qui bouleversaient l'Europe, apprirent avec indifférence ce dernier objet d'une mission si importante, tandis que c'était, de la part du

Digitized by Google

premier consul, un des calculs les plus profonds, les plus utiles pour l'avenir. Ses liaisons avec le pape lui conciliaient le dévouement de la majorité du clergé de France, et par conséquent des Français.

Murat s'acquitta de cette mission avec tant de grâce, que le souverain Pontife lui en témoigna sa reconnaissance d'une manière aussi délicate que généreuse; il lui fit présent d'une tabatière en or, enrichie de diamans et ornée de son portrait; c'est la plus magnifique tabatière que nous ayons vue.

Peu de temps après, Joachim négocia un armistice, conclut la paix entre la France et le roi de Naples, et fit connaître, par une proclamation aux émigrés napolitains, qu'ils pouvaient rentrer dans leurs foyers; avantage important pour le trésor public français, qui payait des pensions à une grande partie de ces réfugiés, dont les opinions exaltées ne pouvaient plus convenir à Buona-

parte (1). Murat fut ensuite chargé du gouvernement de la république cisalpine, à titre de général, fixa sa résidence à Milan, où il installa les nouvelles autorités en 1802. Elles lui offrirent un sabre magnifique, qu'il refusa; il n'enleva pas moins des contributions énormes dans ce pays. Il revint en France, chargé d'or et de présens de toute espèce.

Ce fut alors qu'il nous fit voir, à son château de Villiers-la-Garenne, les chefs-d'œuvre des arts, et sur-tout ceux de Canova, qu'il avait apportés de l'Italie,

(1) Parmi les Napolitains les plus distingués qui se réfugièrent en France et obtinrent des pensions, on doit compter M. Zarillo, antiquaire du roi de Naples, M. Torcia, son bibliothécaire, et M. Coconi, littérateur infatigable, qui, par un excès de modestie, n'ayant rien demandé au gouvernement français, ni par conséquent rien obtenu, alla se jeter dans la Seine, et périt le jour même qu'il avait accepté chez nous un asile.

et dont il avait formé une riche galerie. J'eus la sotte bonhomie de lui représenter qu'il serait plus convenable de déposer tant de trésors au Musée de Paris, que de les enfouir dans une campagne. « C'est à moi, me dit-il brusquement, et non pas au public. » Je lui offris d'en faire un catalogue raisonné. Au lieu d'accepter cette offre, il me défendit de parler à qui que ce fût de sa galerie.

A cette époque, il conservait encore un reste de pudeur qui le faisait, en quelque sorte, rougir de sa richesse, et qui l'empêchait de la mettre au jour, témoin le fait suivant : Deux banquiers s'étaient rendus à Villiers-la-Garenne, pour lui proposer l'achat d'une belle maison de campagne, estimée près de deux millions. Il hésita de l'acheter, et sur la représentation qu'on lui fit que cette somme n'était rien pour lui : « Je le sais, dit-il naïvement en notre présence; mais je ne voudrais pas qu'on le sût. » Il fut arrêté qu'on irait la voir

le dimanche suivant, et le marché fut conclu.

Nous devons à la vérité, d'annoncer que dans ces temps Murat se montra bien différent de ce qu'il devint deux ans après. Il était d'un accès facile, toujours prêt à rendre service, sur-tout aux militaires destitués, comme lui, pour des opinions exagérées; il les recommandait vivement au ministre de la guerre, et chaque recommandation équivalait à un brevet de mise en activité. Un seul ne put rien obtenir de sa part; c'était un de ses compatriotes, son ancien camarade de lit (1): son aspect le révolta, quand nous eûmes la mal-adresse de le lui présenter à Villiers-la-Garenne : à peine daigna-t-il le reconnaître : on eût dit que la présence de cet homme, resté dans une honnête médiocrité, lui reprochait l'usurpation de sa grandeur.

(1) C'était M. Rossignol, qui depuis fut employé avec le grade d'officier dans la garde impériale.

Jamais Murat ne fut plus tranquille, plus heureux, plus puissant, plus utile peut-être qu'à cette époque de sa vie. Partagé entre la chasse et quelques audiences, il avait une cour peu nombreuse et presque point de flatteurs : c'était encore Murat livré à lui-même, et ne consultant que son cœur, pour me servir des expressions dont il usait envers son épouse (1). Heureux s'il eût conservé son indépendance, et n'eût jamais connu le poison d'une flatterie toujours intéressée ! mais il devait échouer à cet écueil, que si peu de grands favoris, sur-tout de superbes parvenus ont la force d'éviter.

---

(1) Une dame peu fortunée fit un jour le voyage de Paris à Villiers-la-Garenne, pour avoir recours à la générosité de madame Murat. Elle lui exposa sa triste situation dans une lettre qu'elle montra de suite à son mari, en lui demandant son avis : Madame, lui dit Murat, ne consultez que votre cœur. Aussitôt elle tira un double louis de sa bourse, et le fit remettre à cette infortunée.

Digitized by Google

Cependant l'heure de sa métamorphose n'était pas encore arrivée. Chargé d'aller présider le collége électoral de son département, il remplit cette mission avec une noble popularité, qui lui concilia l'estime même des anciens seigneurs, qui voyaient son élévation d'un œil d'envie. On le nomma député au corps législatif, et il fit nommer pour ses collègues à cette députation, MM. Bastide et Agar, le premier servile instrument de toutes ses volontés; le second, beaucoup plus rusé, et méditant déjà le rôle de haut personnage qu'il devait jouer un jour. Il n'est pas hors de notre sujet de faire ici, en peu de mots, le portrait de cet habile courtisan, si lié, depuis ce moment, au reste de l'existence publique et privée de Murat.

Agar naquit de parens respectables, aux environs de Cahors; il fit de bonnes études, et, dans le cours de la révolution, fut nommé professeur à l'école centrale de cette ville. Ses opinions anti-

patriotiques lui firent beaucoup d'ennemis dans un pays où la démagogie avait tant de prosélytes ; il eut particulièrement pour antagoniste M. Brunies, professeur de rhétorique à cette époque, et depuis secrétaire-général de la préfecture du département du Lot : ils faisaient tous deux un journal, mais dans un sens bien opposé. Brunies, qui joignait à une imagination hardie, une extrême adresse à manier l'arme du ridicule, lui porta des coups si violens, qu'il n'y put résister : il quitta Cahors, et vint à Paris se jeter dans les bras de Murat, qui ne connaissait encore que son nom. Murat le reçut d'abord assez froidement ; mais Agar fit tant par ses importunités, et sur-tout par ses flagorneries, qu'il fut admis dans ses bureaux en qualité de sous-secrétaire. Là, il se fit remarquer par une activité rare et un talent profond des convenances : extrêmement poli, souple, adroit à saisir toutes les occasions de se rendre utile ou agréable

à son maître, il parvint bientôt à gagner ses bonnes grâces, et, devenu son secrétaire intime, il obtint son entière confiance.

Il le suivit dans la campagne de 1805, au milieu des plus grands dangers, et, pour le récompenser de son dévouement, Murat l'envoya régir son grand duché de Berg : c'était lui procurer le moyen d'augmenter rapidement la fortune dont il avait jeté les fondemens dans la mission qu'il eut à remplir quelques années auparavant en Italie. Agar en profita, et, peu de temps après, il obtint la main d'une nièce de son protecteur, avec cinq cents mille francs de dot. Dès ce moment, il étala le luxe d'un grand seigneur, et, en 1808, il suivit Murat à Naples, où il fut appelé aux fonctions de ministre des finances, avec le titre de comte d'Ausbourg. Tel fut l'habile courtisan qui, sorti de la poussière des classes, sut si adroitement s'élever à me-

sure que son maître montait à un plus haut degré d'élévation, et s'assit auprès d'un trône.

Il était si aisé de parvenir à cette époque, où tout dépendait de la bienveillance d'un homme! Personne n'en profita mieux que Joachim Murat. En 1804, il fut nommé gouverneur de la ville de Paris: il méritait cette place honorable, si, pour l'obtenir, il suffisait de se montrer encore tout couvert du sang des Parisiens, versé le 13 vendémiaire.

Quoiqu'il en soit, Murat reçut, à ce sujet, un grand nombre de félicitations, même de la part des habitans de la capitale, et sur-tout des poëtes, espèce d'écrivains dont les travaux et l'encens brûlé sur l'autel de l'usurpateur, ont été, pour la première fois peut-être, d'une grande utilité, en contribuant à l'enivrer et à le faire tomber du haut de ses trônes. Croirait-on qu'un de ses flatteurs à gages osa terminer ainsi une pièce de

vers qu'il adressait au nouveau gouverneur :

Tu sauras gouverner Paris,
Comme Napoléon sait gouverner le monde.

Nous étions présens à la lecture de ces vers, faite par M. Agar, qui peut-être en était l'auteur, à la fin d'un déjeûner où se trouvait un grand nombre de convives.

Joachim signala par un acte de férocité le commencement de ses nouvelles fonctions ; il présida l'assassinat du duc d'Enghien (1); et pour ajouter, s'il eût été possible, à l'horreur de cet attentat, quand ce prince, aussi brave qu'infortuné, dit aux gendarmes chargés de le mener au supplice : « Allons, mes amis, » *Tu n'as point d'amis ici*, lui répon-

(1) Nous renvoyons, pour les détails relatifs à cet horrible assassinat, à l'ouvrage publié en 1814, sous le titre : *Assassinat de Monseigneur le duc d'Enghien*, etc., par M. Marguerit, 3e édition.

dit une voix barbare : c'était celle du nouveau *Marat*, surnom que Joachim justifia de nouveau, en dressant, peu de jours après, la liste d'un grand nombre de prétendus brigands, et par son acharnement à poursuivre leur exécution: ces brigands étaient Moreau, Pichegru, Georges Cadoudal, les deux frères Polignac!... Innocentes victimes, consolez-vous! vos assassins sont punis, l'Europe vous a vengés, vos contemporains vous révèrent, et la postérité vous placera parmi les premiers défenseurs de la liberté publique et des souverains légitimes.

Les triomphes des méchans, quoique de courte durée, n'en sont pas moins terribles par leurs suites; en contribuant à augmenter leurs forces, ils contribuent aussi à augmenter leurs attentats; chaque nouveau crime valut à Murat une nouvelle récompense; il fut presqu'aussitôt fait maréchal de France et grand amiral; au 1er février 1805, il fut nommé prince.

Cette année fut la plus remarquable de sa vie. Rien de plus rapide que ses exploits dans la campagne de 1805 ; il l'ouvre par la victoire de Wertingen, fait trois mille prisonniers à Languenau; se porte sur Neresheim, charge l'ennemi, fait mille prisonniers ; arrive à Norlingen, cerne la division Wernesk, la fait capituler; bat le prince Ferdinand; cherche les Russes, qui fuient; fait charger par sa cavalerie l'arrière-garde des Autrichiens, sur la route de Merobach, et fait cinq cents prisonniers; arrive en avant de Lambach, poursuit l'ennemi l'épée dans les reins, l'attaque, après la prise d'Ems, sur les hauteurs d'Amstetten, le bat, le met en fuite et fait dix-huit cents prisonniers; arrive à Saint-Polten, entre à Vienne, poursuit l'ennemi, l'atteint à Quntersdoff, met en déroute l'arrière-garde de l'armée russe et fait deux mille prisonniers ; entre à Brunn, autrefois Olmutz, capitale de la Moravie, où Lafayette fut long-temps

détenu, célèbre par sa résistance au grand Frédéric, qui fut obligé d'en lever le siège en 1742 ; enfin il mit le comble à son dévouement dans la bataille d'Austerlitz.

Les Français ont attaché le plus haut dégré de gloire à cette victoire. Un pont magnifique, une colone presque trajane en ont conservé le souvenir, et nos descendans ne verront point sans une admiration mêlée de surprise, les deux premières puissances du Nord vaincues dans un si court espace de temps par une seule rivale. Mais cette journée, qui parut si favorable pour le chef de nos armées, fut peut-être la plus funeste pour l'armée. Dès ce moment, il se regarda comme un nouvel Alexandre, qui n'avait plus qu'à marcher pour conquérir les trois parties de l'ancien continent.

Cette idée, dont il était imbu, et qu'il annonçait déjà dans la fameuse proclamation qu'il fit supprimer, Murat la

partageait plus que tout autre, ayant plus que tout autre un intérêt à la voir se réaliser. Aussi, du champ de bataille s'empressa-t il d'écrire à son épouse que Napoléon avait gagné la bataille des géans, et qu'il était *le maître du monde*.

Ici se présente une réflexion bien naturelle : si Buonaparte, grâces à la victoire d'Austerlitz, était le maître de l'univers, que ne devait point être celui qui l'approchait de plus près, qui avait ouvert la campagne d'une manière glorieuse, en un mot qui avait le plus contribué à ses triomphes ? L'avenir a prouvé que ce nouvel Ephestion avait autant de présomption, d'amour-propre et d'ambition que son maître.

C'est avec de tels sentimens, qu'entassant générations sur générations, cadavres sur cadavres, ils se frayèrent malheureusement un chemin de Bayonne à Madrid et de Varsovie à Moscou. Ce fut là le terme de leur prétendue

gloire militaire et de leur existence politique, qui ne jeta d'autre éclat que celui d'une lampe sépulcrale qui va s'éteindre.

Ainsi donc ces victoires tant prônées ont été les premières causes de la chute de ces deux capitaines. Pitt, Castlereahg et Metternich, du fond de leur cabinet, ont dirigé bien plus sûrement la marche des évènemens européens, que le conquérant Corse et ses complices, au milieu de leurs triomphes éphémères.

Une autre observation également remarquable, c'est qu'au moment où les puissances du Nord songeaient déjà à se coaliser de nouveau et à ne former qu'un faisceau contre l'ennemi commun, Buonaparte se détachait de Murat, de l'homme le plus porté à seconder ses folles entreprises. A l'époque de la naissance du duc de Parme, Joachim vint à Paris complimenter son beau-frère. Quelle fut sa surprise, lorsque Buonaparte, pour tout remerciement, lui or-

donna de remettre à Ferdinand IV la couronne de Naples! Murat l'écouta de sang-froid, vit le danger qu'il aurait à courir par un refus formel, demanda l'ajournement de sa réponse jusqu'au lendemain, et, à l'entrée de la nuit, il partit comme un éclair pour l'Italie.

Arrivé dans ses états, il fut sommé de nouveau de remettre la couronne à la disposition de celui qui la lui avait donnée : « Dites à votre maître, répondit fièrement Joachim au maréchal de France qui lui intimait cet ordre, qu'il vienne la chercher lui-même; il saura ce que peuvent soixante-mille hommes armés pour la défendre. »

Cette fermeté ou plutôt des projets ultérieurs, auxquels Murat pouvait être fort utile, engagèrent Buonaparte à renoncer au dessein de rétablir sur le trône l'oncle de son épouse; et Murat, fier d'avoir triomphé d'un despote qui, pour la première fois, rétrogradait dans ses résolutions, se crut affermi pour ja-

mais sur un trône qui déjà était sur le point de lui échapper, et dont la poursuite devait lui coûter la vie.

Le plus grand avantage que Joachim retira de la campagne de 1804, ce fut celui d'obtenir le duché de Berg, par suite des négociations qui eurent lieu entre le roi de Prusse et Buonaparte après la bataille d'Austerlitz; mais à peine commençait-il à jouir de son duché, qu'il craignit avec raison de le perdre, ou du moins d'indisposer contre lui ses nouveaux sujets. La guerre étant sur le point d'éclater entre la France et la Prusse, en 1806, son beau-frère le somma de fournir son contingent, en qualité de souverain, membre de la confédération du Rhin; il lui en coûtait de signaler son avènement à cette souveraineté par une levée extraordinaire d'hommes, peu contens de servir sous le joug d'un aventurier étranger, dont ils ne connaissaient encore que le nom. Il fit à ce sujet des représentations inu-

tiles à Buonaparte, qui n'en voulait souffrir aucune.

Un jardinier-fleuriste, nommé Vauchamp, actuellement attaché à la pépinière du Luxembourg, nous a rapporté une anecdote assez intéressante à ce sujet. Un jour qu'il était occupé à arranger des tubéreuses et d'autres fleurs dans le jardin de l'Élysée-Bourbon, qu'habitait alors Joachim Murat, il entendit une conversation très-animée entre ce dernier et son épouse : « Non, je ne le ferai point, disait-il d'un ton furieux; qu'il ne pense plus me traiter comme un esclave : il a plus d'hommes à gouverner que moi, mais il n'est pas plus que moi; je dois ménager mes sujets. » Madame Murat représentait qu'il allait être disgracié, qu'il perdrait, en refusant le contingent, toutes ses espérances pour l'avenir. Autant il s'emportait, autant elle mettait de douceur dans ses avis; la suite prouva qu'elle avait gagné sa cause, puisque Murat prit une part très-active

à cette campagne, en qualité de grand duc de Berg.

On peut présumer, par le trait suivant, qne Joachim Murat prenait aisément toutes les formes. Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'une dame qui lui fit cette demande : « Mon prince, que m'apporterez-vous de Berlin ? » Une berline, répondit en souriant le même homme qui, deux minutes auparavant, écumait de colère.

A cette campagne de 1806, il contribua au gain de la bataille d'Jéna, poursuivit les restes de l'armée prussienne qui cherchait à passer l'Oder, atteignit le prince de Hohenlohë qui commandait ce corps, et le força de mettre bas les armes. Il signala son impétuosité dans la journée d'Eylau, courut au galop, tenant, dit-on, la bride de son cheval entre ses dents, un pistolet à sa main gauche, un damas à sa droite, frappant tout ce qu'il trouvait sur son passage, et justifiant de nouveau le surnom qu'on lui avait

déjà donné, de *boucher de l'armée.*

Après la bataille de Friedland, il fut chargé de poursuivre l'armée russe dans sa retraite, et ne suspendit ses exploits qu'à la paix de Tilsitt. Du champ de bataille, il se rendit sur une arène où l'attendaient des combats d'une autre espèce.

Vers la fin de 1807, Buonaparte alla passer quelques semaines à Fontainebleau. Murat le suivit, mais il était moins souvent auprès de sa personne que dans les bras d'une dame de la capitale. Depuis que son épouse lui avait, dit-on, préféré un général, mort depuis dans une aliénation d'esprit, il s'en était vengé par une suite d'infidélités dont nous laisserons les détails aux auteurs de la chronique scandaleuse de Paris; nous nous contenterons de citer son intrigue galante avec la jeune femme du général N....., absent de Paris pour une missive politique. Cette nouvelle Armide l'avait tellement captivé, absor-

bé, qu'il promit alors vingt audiences particulières à Fontainebleau, à d'anciens amis, et n'en donna aucune; nous payâmes nous-mêmes assez cher cet oubli.

A cette époque, et tant que Buonaparte restait dans cette ville, la nourriture des hommes et des chevaux, les loyers de quelques jours, tout se payait bien au-delà du prix ordinaire. Murat eut occasion d'en être convaincu. Sa nouvelle favorie voulut le voir à Fontainebleau : elle s'y rendit dans une belle voiture, et avec des laquais bien vêtus. Elle descend à l'un des premiers hôtels, s'annonce comme l'épouse du général N..., qui venait faire sa cour à l'empereur. Sa dépense ne répondit point à la magnificence de son équipage : elle se contenta d'un bouillon et de quelques œufs frais. Ce calcul économique n'avait rien de surprenant chez une femme plus accoutumée naguère à se nourrir de mauvais poissons que de saumon frais; mais

il ne fut d'aucune utilité pour sa bourse. Après avoir resté trois jours à Fontainebleau, étant sur le point de partir, elle appela son hôte : « Combien vous dois-je, lui dit-elle, pour les bouillons et les œufs frais ? » — Quinze cents francs en tout : voilà le compte. — Quinze cents francs ! Etes-vous fou ? Mais en tout, je n'ai pas dépensé quinze francs. — Madame, calculez comme vous voudrez ; mais votre voiture ne sortira point d'ici que je ne sois payé. A ces mots, il se retire, et laisse la femme d'autant plus furieuse, qu'elle était bien loin d'avoir les quinze cents francs demandés. Quel parti prendre : elle va de suite au château, obtient un moment d'entretien de Buonaparte, qui rit de son embarras, et, sans lui donner le temps de se plaindre, lui dit brusquement : « Payez, Madame, payez ; ces braves gens font bien : ils n'ont pour eux que ce bénéfice sur les étrangers qu'attire ma présence. »

La dame, consternée de cette récep-

tion, écrit de suite à Murat un billet doux, portant une sommation formelle de payer au porteur la somme de quinze cents francs. Le preux chevalier fit honneur à cet emprunt forcé, mais il ne put s'empêcher de dire tout bas : « Voilà une visite qui me coûte bien cher. »

C'est mal à propos que des gens peu instruits de l'intrigue des boudoirs, ont confondu cette favorite avec madame Revel. Celle-ci était alors, s'il faut en croire son mari, en la possession spéciale de Buonaparte.

L'amour des plaisirs n'éteignait point dans Joachim la soif d'une couronne; les titres de grand-amiral, de grand-duc, n'étaient plus rien à ses yeux; il lui fallait une couronne, une couronne dût-elle coûter des flots de sang, des générations entières. Aussi, connaissant le serment qu'avait fait Buonaparte de ne plus laisser régner aucun Bourbon, et son infâme projet de détrôner le roi d'Espagne, le meilleur de ses alliés,

appuya-t-il cette résolution avec plus de chaleur que tout autre, dans l'espoir de remplacer cet auguste et malheureux vieillard.

Tout réussit au gré de ses vœux : il entra dans l'Espagne, en qualité de lieutenant-général des armées de Buonaparte, sous prétexte de vouloir passer en Portugal, pour en chasser les Anglais. Une fois arrivé sur le territoire espagnol, il y resta uniquement occupé à fomenter les divisions qui existaient déjà dans la famille royale, embrassant tantôt la cause du prince des Asturies, tantôt celle du roi et du prince de la Paix, sur-tout lorsque ce monarque eut donné son abdication par suite de la révolution d'Aranjuez. Il fit tant par ses ruses, ses promesses et ses menaces, qu'il parvint, de concert avec le général Savary, à faire partir tous les membres de la famille royale d'Espagne pour Bayonne, où Buonaparte les attendait, en apparence comme médiateur, et réel-

lement comme leur spoliateur, pour ne pas dire leur assassin.

Cette horrible partie de l'histoire de Buonaparte lui appartient toute entière. Son génie seul pouvait imaginer un pareil attentat, et Murat seul était capable de l'exécuter. Ce n'était point assez d'avoir enchaîné le roi d'Espagne et sa famille, il fallait aussi enchaîner, détruire son peuple. Le 4 mai 1808, Joachim renouvela dans Madrid la scène sanglante du 13 vendémiaire.

Ainsi donc la terreur et la mort régnaient à Madrid, quand les princes d'Espagne se trouvaient prisonniers à Bayonne. Ferdinand dut abdiquer ou perdre la vie : il abdiqua, comptant sans doute sur la justice éternelle d'un Dieu qui met ses plus fidèles serviteurs à la merci de leurs oppresseurs, pour châtier tôt ou tard ces derniers de la manière la plus terrible.

Dès ce moment, Joachim se regarda comme roi d'Espagne; mais les atrocités

Digitized by Google

qu'il avait commises dans la capitale de ce royaume, les brigandages qu'il avait exercés par-tout avaient tellement indisposé contre lui les Espagnols, que celui-là même qui osait tout, n'osa point lui donner cette couronne; qu'il jugea plus convenable de faire passer son frère Joseph du trône de Naples à celui d'Espagne, et d'envoyer Joachim à la place de Joseph.

A la faveur d'un parti de révolutionnaires qui s'était rallié à Buonaparte, et d'un grand nombre de Français que Joseph avait placés dans les différentes administrations et à la tête des troupes, Murat fut reconnu, sans éprouver aucun obstacle. Par des largesses et des jongleries machiavéliques, dont les gens intruits ne furent point les dupes, il se concilia l'affection du peuple (1).

(1) Murat affecta d'assister pieusement à la fête de la liquéfaction du sang de saint Janvier; il communia, et se montra tout autre qu'il n'avait paru jusqu'alors.

Joachim, nommé roi des Deux-Siciles par Buonaparte, n'occupait cependant que le royaume de Naples. Non content d'avoir usurpé à Ferdinand IV la plus belle partie de sa couronne, il voulut, mais en vain, lui usurper le reste dans une expédition qui échoua complètement. Les Anglais protégeaient la Sicile, et par leur intervention, il y eut entre Ferdinand et Joachim une espèce de suspension d'armes, d'après laquelle chacun d'eux conserva la portion des deux royaumes qu'il possédait à cette époque.

Une expédition bien différente, et d'une importance dont l'histoire n'avait jusqu'alors offert aucun exemple, ce fut celle de Moscou, dont Murat commença la ruine, que la rigueur des élémens acheva. Au moment où Buonaparte, comptant sur le succès des négociations qu'il avait fait entamer avec le général en chef des troupes russes, se livrait aux plaisirs, au milieu des cendres de Moscou, beaucoup plus occupé de co-

médies, que du soin de ses armées, Murat, partageant la même sécurité, passait avec des officiers russes les momens les plus agréables dans une longue orgie, préparée avec autant d'astuce que de malignité, quand tout-à-coup on vint l'avertir, mais trop tard, que l'ennemi avait enveloppé et pris quinze mille hommes qui formaient l'élite de la cavalerie française sous ses ordres, anecdote importante que nous tenons d'un témoin oculaire.

A cette nouvelle, Buonaparte forcé de quitter précipitamment Moscou, ne put pardonner à Murat cette faute; et lorsque pour le mettre encore une fois à l'épreuve, étant sur le point d'abandonner les restes de l'armée, après des pertes incalculables, il en eût confié à Joachim le commandement, il le lui ôta presqu'aussitôt de la manière la plus inconvenante, comme pour lui témoigner son courroux à la face de toute l'Europe. Dans le décret qui remettait ce comman-

dement à Eugène Beauharnais, il y disait que ce jeune capitaine entendait mieux que Murat l'administration d'une armée.

Cet outrage précipita le retour de Joachim à Naples, et ne fit qu'accroître le ressentiment qu'il avait conçu envers un despote qui ne pardonnait rien, et à qui l'on avait tant à pardonner. En partant, il ordonna que le petit nombre de troupes napolitaines qui avaient échappé aux désastres de cette retraite, revinssent dans leur pays natal. De retour à Naples, écoutant plutôt la voix de son intérêt personnel que les cris de son amour-propre, il attendit, pour prendre un parti, les conseils que lui donneraient les circonstances. La lutte était si fortement engagée entre Buonaparte et les alliés, que la victoire ne pouvait tarder à faire pencher sa balance du côté décisif.

En 1813, lorsqu'après la bataille de Dresde et la mort du général Moreau, la chance de la campagne parut tourner

en faveur de Buonaparte, Murat quitta Naples, se montra de rechef à l'armée française, et offrit en secret, mais inutilement, à l'Autriche, sa médiation entre les alliés et son beau-frère. Ce dernier avait, dit-on, refusé d'une manière trop indécente les conditions modérées que lui avait proposées la seule puissance qui pût le sauver, conditions dont la principale consistait, si l'on en croit les bruits du temps, à remettre les choses dans le même état qu'à l'époque du traité de Campo-Formio, sans avoir égard aux diverses clauses des traités de Presbourg et de Vienne, concernant diverses possessions autrichiennes en Italie, dans le Tyrol et ailleurs (1).

---

(1) Les partisans de Buonaparte firent courir le bruit que l'Autriche lui avait offert cinq cent mille hommes, s'il consentait à lui rendre tout ce qu'il lui avait enlevé; mais qu'il avait rejeté cette offre avec indignation. Cette assertion, qui ferait présumer de l'incertitude dans le cabinet

Cette démarche de la part de Murat, prouve qu'il était plutôt venu pour faire la paix que la guerre, et cette conduite était parfaitement conforme à ses intérêts. Il savait bien que chaque coup de canon qui minait le trône de Buonaparte, minait aussi le sien; mais il était écrit qu'ils devaient tomber presque immédiatement l'un après l'autre, et cette sentence fut portée en dernier ressort à la bataille de Leipsick.

Dès ce moment, Joachim abandonna pour toujours l'armée française, et revint à Naples : là, sans aucun égard pour les liens du sang et de la reconnaissance, il ne songea qu'à consolider son pouvoir, en négociant tantôt avec l'Autriche et l'Angleterre, tantôt avec Buonaparte et Eugène. Il voulait obtenir de son beau-frère l'occupation des Etats romains et

de Vienne sur le parti qu'il y aurait à prendre, n'est pas assez fondée pour être regardée comme authentique.

Google

de la Toscane, demande qui fut hautement rejetée ; l'Autriche, au contraire, écoutait Joachim avec complaisance, dans l'espoir de voir bientôt sa domination se rétablir en Italie. Aussi ne tarda-t-il point à lever entièrement le masque, et il conclut, le 14 janvier 1814, un traité avec l'Autriche, par lequel il entrait dans la coalition européenne.

Ainsi, cette idole devant qui tout fléchit le genou, et qui le fléchit elle-même à son tour, au gré des circonstances, ce maître absolu des plus puissans maîtres de la terre qui, depuis vingt cinq ans surtout, a remué parmi nous toutes les passions, éteint toutes les vertus, provoqué tous les crimes, l'intérêt fit d'un soldat devenu roi, le dernier des favoris de la fortune. Napoléon, dans la prospérité, avait été son dieu, Buonaparte malheureux ne fut à ses yeux que le plus petit des hommes. Surchargé de ses bienfaits, il entra dans la coalition qui devait l'abattre. Sans-

doute à cette époque, il ne pouvait exister un bras qui ne dût s'armer contre le tyran du monde; mais celui de Murat!... Encore si Joachim, reconnaissant la légitimité attachée aux anciennes dynasties des Souverains, eût pris les armes pour rétablir le vrai, l'unique chef des Français sur le trône de ses ancêtres!... La suite prouva combien l'usurpateur du sceptre de Naples était éloigné de servir le descendant d'Henri IV.

Au moment que Joachim, par sa lâche trahison, contribuait à précipiter du haut de deux trônes celui qui, d'une main toujours bienfaisante à son égard, l'avait seul, et de son plein gré, revêtu du manteau royal, il était la principale cause de la mort de cette auguste souveraine, dont son épouse avait usurpé la place. Elle ne pouvait voir de sang-froid l'autorité légitime rétablie en France, et le sceptre de son époux rester encore dans les mains d'un soldat de Buonaparte; l'image de cette humilia-

tion la poursuivait sans cesse, et le silence du congrès au sujet de ses réclamations était à ses yeux un outrage dont elle ne pouvait supporter la pensée. Un chagrin dévorant s'empara de son ame, et l'infortunée princesse ne tarda point à succomber sous le poids de sa douleur, privée du doux avantage qui reste au moins au plus obscur des malheureux, l'espérance.

Comme on a parlé diversement de cette auguste victime, et que peu de personnes l'ont bien connue, il sera sans doute agréable au lecteur sensible de trouver ici une esquisse de sa vie (1). Ah! qui refuserait de détourner un instant ses regards du spectacle hideux du crime triomphant, pour les fixer sur le tableau de la vertu luttant sans cesse avec un courage héroïque contre la mau-

(1) Cette esquisse est tirée de l'Essai historique sur cette reine, que nous avons publié au commencement de l'année dernière.

Digitized by Google

vaise fortune et l'injustice des hommes?

Marie-Charlotte-Louise de Lorraine, archi-duchesse d'autriche, naquit le 13 août 1752, de François de Lorraine, grand-duc de Toscane, et de Marie-Thérèse, unique rejeton de l'empereur Charles VI. Conçue et enfantée au milieu des combats qu'occasionna la succession de ce prince, une grande partie de sa vie, semblable à son commencement, ne fut qu'un état de guerre presque continuelle.

Elle avait hérité de la plupart des belles qualités de son illustre mère; mais ni les temps, ni la disposition des esprits, ni le théâtre sur lequel elle eut à vivre, ne lui permirent de les signaler d'une manière aussi heureuse. A seize ans, elle épousa Ferdinand IV, fils de Charles III, roi d'Espagne, auquel il avait succédé neuf ans auparavant au royaume de Naples et de Sicile. Ce mariage fut célébré à Caserte, le 12 mai 1768. Ferdinand IV était un des

princes les plus dignes de cette alliance; il possédait au suprême degré cette bonté d'ame, caractère distinctif des Bourbons; descendant d'Henri IV, il ne démentait point son origine; mais cette bonté même, cette qualité si précieuse dans un particulier né pour obéir, est souvent le présent le plus funeste dans la personne qui doit commander.

Marie-Charlotte, convaincue de la difficulté de changer le caractère de son époux, voulut bien, à son invitation, partager avec lui le fardeau du gouvernement. Après avoir mis au monde le prince *Charles-Titus*, en 1774, elle entra dans le conseil-d'état; ce fut Marie-Thérèse à la tête des affaires de l'Empire. En vain le vieux ministre *Tanucci* voulut-il s'opposer à la prépondérance qu'elle méritait; en vain sa jalousie eut-elle recours au crédit de Charles III, son ancien maître, la princesse l'emporta, et *Tanucci* fut renvoyé du ministère en 1776, avec une riche pension.

Ce ministre fut remplacé par le marquis de la *Sambuca*, ancien ambassadeur de Naples à la cour de Vienne, aussi recommandable par ses connaissances politiques, que par une piété rare qui l'avait fait distinguer de Marie-Therèse et de Marie-Charlotte.

Cette princesse, persuadée que la vérité naît plutôt de l'abondance des lumières, lui adjoignit un petit conseil privé, connu sous le nom de *consiglietto*; il était composé de la reine elle-même, du comte de Wildreck, autrichien, du chevalier Vivanzio de Nole, et de Caroline son épouse.

Le chevalier Vivanzio méritait cette confiance par ses talens et par la nature de ses fonctions; il était chargé de la police secrète et de la surveillance des mœurs publiques; c'était le fils du premier médecin du roi, qui jouissait à la cour et à la ville de la plus haute considération; ce qui donnait à son fils plus d'importance et de facilité dans l'exer-

Digitized by Google

cice de son ministère, les médecins renommés étant les hommes les plus propres à connaître les mœurs domestiques et à découvrir les sécrets des familles.

Tout était disposé pour assurer la prospérité de l'administration; mais il manquait à la marine un chef dont l'habileté connue lui donnât une ame nouvelle. On se souvint avec quelle adresse le chevalier Jean Acton, à la tête de deux frégates toscanes, avait sauvé, lors de la malheureuse expédition d'Alger, en 1775, l'infanterie espagnole enveloppée par la cavalerie africaine; au moment de se rembarquer, avec quelle intrépidité il s'était mesuré contre les troupes de Maroc dans les campagnes suivantes, et le chevalier Acton fut mis à la tête de la marine napolitaine.

Il quitta la cour de Florence et se rendit à celle de Naples, au moment où l'on déplorait la perte de la fameuse Tartane, prise par un saïque algérien; circonstance qui rendit sa nomination

d'autant plus agréable, qu'il parut l'homme le plus propre à réparer l'outrage fait au pavillon du Roi.

Le choix de ces ministres justifia pleinement la confiance qu'ils avaient inspirée. Les deux royaumes jouirent d'une tranquillité parfaite pendant plusieurs années; elle fut seulement troublée par un de ces évènemens qu'aucune prudence humaine ne saurait empêcher ni prévenir. La Sicile et la Calabre éprouvèrent, en 1783, un tremblement de terre qui détruisit Messine et vingt-neuf autres villes, bourgs ou villages, et fit périr cinquante-mille individus.

C'est sur-tout dans de pareilles circonstances qu'on voit éclater la sensibilité d'un sexe que la Providence semble avoir placé sur la terre pour en cicatriser les plaies humaines. Marie-Charlotte épuisa toutes ses ressources pour soulager tant de familles.

Elle goûtait en paix les bénédictions de ses peuples, quand un fléau bien plus

funeste qu'une secousse passagère de la terre, la révolution française, non-seulement mit un terme à vingt années de prospérité, mais encore lui inspira pour l'avenir des craintes qui n'étaient que trop fondées.

Les scènes des 5 et 6 octobre, au château de Versailles, l'humiliation d'un roi et d'une reine arrachés à leur domicile, et traînés comme en triomphe au milieu des factieux qui avaient juré leur perte, firent sur l'ame de Marie-Charlotte une impression qui ne lui permit plus de repos, qu'elle n'eût avisé autant qu'il était en son pouvoir, au moyen d'arrêter ce torrent démagogique.

Ce fut dans cette vue qu'elle entreprit un voyage à Vienne en 1790, à l'époque où son frère Léopold venait de succéder à Joseph II, mort le 20 février de la même année. Il est à présumer qu'elle eut une grande part au traité de paix conclu l'année suivante entre la Porte et

l'Autriche, moyennant de grands sacrifices, que cette dernière puissance ne fit sans doute que pour rappeler et diriger toutes ses forces contre la France insurgée...

Une année entière fut consacrée à ce voyage politique, et nous osons assurer que si tous les souverains coalisés eussent mis autant de zèle, de bonne foi et de sagacité que cette princesse à trancher les têtes renaissantes de l'hydre révolutionnaire, les deux mondes n'auraient point eu à regretter tant de pertes irréparables. Mais la Providence en avait décidé autrement, et ses décrets impénétrables devaient s'accomplir. Il eut beau se former une des coalitions les plus formidables contre la révolution, la république française triompha, et l'Autriche reconnut cette fille dénaturée de la victoire, par le traité de Campo-Formio.

Déjà l'armée napolitaine avait signalé son courage contre les Français, en

différentes campagnes ; déjà deux traités avaient ramené l'image d'une fausse paix entre ces deux puissances ; mais quand le souverain pontife eut perdu son autorité, que la république romaine eut été proclamée, et que les Français eurent établi leur domination dans Rome, sous prétexte de venger l'assassinat commis en cette ville sur le général Duphot, Marie-Charlotte ne douta point du sort qui menaçait aussi sa couronne. Épouvantée à l'aspect du précipice qui s'ouvrait devant ses yeux, elle consacra tous ses soins, toutes ses veilles, toutes les forces de ses armées à le combler.

Ferdinand, toujours humain, toujours pacifique, persista d'abord dans la résolution de respecter le dernier traité de paix qu'il avait conclu avec la république française ; mais une lettre de l'empereur d'Allemagne finit par vaincre ce respect mal entendu. Dans cette dépêche, l'empereur invitait le roi de Na-

ples à le seconder dans l'expédition qu'il allait entreprendre contre le nord de l'Italie; il l'engageait à marcher à Rome et sur le reste du midi de cette contrée. L'empereur ajoutait qu'il ne se présenta jamais une circonstance plus favorable pour chasser les Français de toute l'Italie (1).

En effet, le succès paraissait infaillible; le capitaine qui naguère avait rempli ce pays du bruit de ses triomphes, était alors en Egypte avec l'élite des armées françaises; la république, affaiblie par l'éloignement de ces troupes, et plus encore par ses divisions intestines, penchant vers sa ruine, semblait incapable de repousser une attaque faite par une armée fraîche et nombreuse.

D'après ces considérations et l'invitation de l'empereur, Ferdinand partit de Naples le 22 novembre 1798, à la tête

(1) Quelques personnes ont révoqué en doute l'authenticité de cette lettre.

Digitized by Google

de quatre-vingt mille hommes. Le premier jour de marche fut signalé par une de ces imprudences qui décident du sort d'une campagne. Acton, chef du conseil de l'armée, la fit partager en cinq corps, à de si grandes distances, sur un terrain tellement entrecoupé de montagnes escarpées, de vallons, de rivières, que l'un ne pouvait absolument soutenir l'autre en cas d'attaque. En outre, ne consultant que sa haine et son impatience, il précipita la marche du roi, sans attendre les chariots qui portaient les vivres des hommes et des chevaux; ce qui, dès les premiers jours de l'expédition, causa la famine dans l'armée, et le découragement, précurseur infaillible d'une défaite. La pénurie des provisions fut telle, qu'à Véroli, Acton luimême apprêta pour le roi un morceau de rôti.

Cependant, la reine ayant vu l'expédition commencée à Saint-Germain, s'en retourna le cœur plein d'une douce

espérance; mais cette espérance fut trompée : la peur et la fuite firent échouer cette entreprise; le roi et ses généraux quittèrent Rome précipitamment, et toute l'armée, plutôt dispersée que battue, se sauva par pelotons, les uns dans la Toscane, sous le commandement du brave Dumas, les autres vers leurs foyers, dont on les avait arrachés par force trois ans auparavant, la plupart sans vêtemens, sans rations, craignant tous l'effroyable contagion qui, l'année précédente, avait enlevé près de vingt mille de leurs camarades au cantonnement de Garigliano, pour avoir couché tout l'hyver à la belle étoile, manquant de vivres.

Leur crainte n'était que trop fondée. Qu'on s'imagine tout ce qu'avaient à souffrir de la faim et du froid de malheureux soldats à qui l'on avait fait passer à gué des rivières enflées par les pluies, après avoir resté quelquefois deux jours entiers sans prendre aucune nourriture,

tombant d'inanition aux pieds de leurs chevaux également mourans, dans des pays escarpés et marécageux ; telle était l'image qu'offraient ces déplorables victimes, image qui, treize ans après, s'est renouvelée d'une manière bien plus désastreuse, dans une retraite qui a coûté la vie à tant de milliers de Français.

Qui pourrait exprimer la tristesse de la reine et d'Acton, à la nouvelle de ce désastre et du retour du roi ? Elle s'accrut encore, en voyant la fermentation qui régnait dans la capitale. Ils savaient à quels excès peut se porter la populace mutinée, une fois qu'elle a rompu les digues de la subordination et de l'humanité. Marie-Charlotte avait toujours devant ses yeux les exécrables journées des 5 et 6 octobre, du 20 juin, du 10 août, qui précipitèrent sa malheureuse sœur du haut de son trône sur un échafaud. Elle pensa qu'il était prudent de céder aux circonstances, d'éviter l'orage près d'éclater, par une prompte fuite en Si-

cile, mettant ainsi la mer pour barrière entre elle et les factieux.

Mais comment décider à ce départ un monarque qui, loin de soupçonner dans ses sujets des sentimens hostiles, dont son ame ne fut jamais susceptible, ne cessait de se regarder comme un père au milieu de sa famille ? Un malheureux évènement vint tout-à-coup trancher la difficulté. Un de ses plus fidèles serviteurs, le courrier du cabinet Ferréri, fut assailli par une horde effrénée de Lazaronis (1), assommé à coups de coutelas

---

(1) *Lazaroni*, dans le dialecte napolitain, est l'*augmentatif* de *lazaro*, le *déteriolatif* de *lacéro* (déguenillé). Les Espagnols, qui ont occupé ce pays pendant trois siècles, ne pouvant prononcer le *ce* ni le *ci* des Italiens que comme *sse*, *ssi*, appelaient les *laceri*, *lasseri*. Les Napolitains, ensuite, croyant que c'était un sobriquet tiré de Lazare, mendiant cité dans l'Evangile, adoptèrent ce mot dans leur langue, où il est resté. Les lazaronis sont la plupart des crocheteurs.

Digitized by Google

et de bâton, et laisé noyé dans son sang, sous les fenêtres du roi, qui, malgré ses cris, ne put leur faire lâcher leur proie, jusqu'à ce qu'il fût mis en lambeaux.

A ce spectacle effrayant, la reine, éplorée, aborda son époux, et d'un ton très-animé : « Doutez-vous encore, lui dit-elle, des intentions de ces brigands armés pour votre perte et pour la mienne? Attendrez-vous qu'ils renouvellent, dans ce palais, les catastrophes du château des Tuileries? qu'ils nous fassent éprouver le sort de Louis XVI et de ma sœur? Encore un moment, et c'en est fait de votre vie et de la mienne. Hâtons-nous donc de profiter du secours que l'amiral anglais nous offre; partons pour la Sicile; commençons par sauver nos jours, le ciel fera le reste. »

Acton joint ses instances à celles de la reine; il représente au roi cette populace effrénée prête à le massacrer au milieu de sa famille égorgée, appelant

à grands cris l'ennemi, sur le point d'entrer dans une ville déjà livrée. Le roi cède, et quoiqu'il ait encore trente mille hommes disposés à sacrifier leur vie pour le sauver, il aime mieux épargner leur sang en se retirant à Palerme.

C'est alors qu'on vit s'exécuter une de ces terribles mesures que le danger le plus imminent peut seul justifier; on crut devoir brûler et on brûla la flotte napolitaine, où se trouvait des hommes vendus aux ennemis du trône. Le chevalier Jean-Baptiste Sterlich, capitaine de frégate, fut chargé de cette mission; il brûla plus de cent barques canonnières et bombardières, et fit jeter des milliers de barils de poudre à la mer. Le brigadier *Guillichidi* avait déjà fait incendier et couler la *Parthénope*, de 74 canons, par mesure de sûreté générale. C'est ainsi qu'on a vu depuis incendier les plus grandes villes pour sauver un empire.

Le roi s'embarqua sur la flotte anglaise, dans la nuit du 22 décembre 1798;

Digitized by Google

mais son départ fut retardé à cause des vents contraires ; différens corps de la ville, des chefs de tribunaux, le cardinal archevêque, et même des députés du peuple se rendirent le lendemain au vaisseau où se trouvait Sa Majesté, pour la conjurer de rester au milieu de ses sujets. Ferdinand refusa non-seulement de les entendre, mais encore de les recevoir ; tant la crainte, fondée sur de justes soupçons et sur les terribles leçons de l'expérience, inspire de la fermeté aux cœurs les moins habitués à résister !

Nelson mit à la voile la nuit suivante, et, peu de temps après, il s'éleva la tempête la plus violente que cet amiral eût jamais éprouvée : on eût dit que le ciel désapprouvait cette retraite. Il en coûta la vie au plus jeune des enfans du roi ; il mourut de frayeur, ou de ce qu'il eût à souffrir. Enfin, après mille dangers, la flotte arriva au port de Palerme. Cependant on avait laissé pour gouverner et dé-

fendre Naples, les généraux Mack et Pignatelli. Ce dernier, instruit de l'approche de Championnet, à la tête d'une armée victorieuse, chargea le prince de Migliano et le duc del Gesso d'aller négocier avec ce général un armistice, qui fut accordé moyennant deux millions et demi de ducats, et quelques autres conditions moins importantes. On promit tout : on ne tint rien ; et les Français marchèrent sur Naples.

S'il faut en croire des militaires instruits, Mack commit alors une grande faute, en ôtant au prince de Moliterno le commandement de Capoue, dont la garnison, réduite à une poignée de soldats, sortit par une porte au moment où l'armée française entrait par l'autre.

De là, Championnet se porta, avec une partie de ses troupes, à Caserte, et alla loger au palais du roi ; là, il reçut les félicitations des principaux révolutionnaires de Naples, entr'autres celles du prince Moliterno, qui l'aida de ses con-

seils pour s'emparer de la capitale avec le moins d'effusion de sang possible.

Sur ces entrefaites, Pignatelli, dédaignant de se concerter avec les meilleurs citoyens, les plus fermes appuis de la monarchie, relâcha les rênes de l'ancien gouvernement, et, soit terreur, soit manque de fermeté, il laissa un libre cours à tous les excès des brigands dont la ville était remplie; de là le pillage, l'incendie, les assassinats, tous les crimes dont est capable une populace aussi avide qu'effrénée.

Qui pourrait compter les victimes de ces cannibales? Ce ne sont point des têtes vulgaires qu'ils abattent; ils tombent sur ce que Naples a de plus grand, de plus respectable; les deux frères *Filo-Marino della torre*, sont les premiers objets de leur rage; *Leduc*, modèle de toutes les vertus, excellent père de famille, et l'un des machinistes et chimistes italiens les plus savans; son frère, également renommé par ses qualités mo-

rales. Le croirait-on ? ce fut un homme comblé de leurs bienfaits, leur perruquier, qui s'introduisit, avec quelques lazaronis, dans leurs cabinets, les en arracha, les traîna de leur quartier de *Saint-Jean-Majeur* jusqu'à celui de *Molo piccolo*, où ces forcenés les fusillèrent au milieu d'une horde d'assassins, leurs complices, et brûlèrent leurs cadavres dans un tonneau enduit de goudron; ensuite ils pillèrent leur maison; livres, médailles, tableaux des plus grands maîtres, machines, effets du plus grand prix, tout fut la proie de ces brigands. Pignatelli, épouvanté de ce spectacle, prit la fuite et se rendit à Palerme: dès ce moment, l'anarchie n'en fut que plus terrible.

En vain les régens de la ville, de concert avec ses principaux habitans, établirent-ils un gouvernement provisoire qui, pour effrayer la populace, fit dresser des potences dans tous les quartiers: les potences furent abattues, et le dé-

Digitized by Google

sordre s'accrut d'une manière si épouvantable, qu'on regarda comme la mesure la plus salutaire, la honte d'accélérer l'entrée des Français à Naples. Mais auparavant il était indispensable de surprendre la garnison du fort *Saint-Elme*, et d'y arborer le drapeau tricolor : c'est ce que firent les trois membres du gouvernement, *Moliterno, Roccaromana* et *Arcovito*, tandis que Championnet s'avançait du côté de *Capo di Chino*, où des royalistes intrépides lui opposaient une vigoureuse résistance; mais il fallut céder à la force, et l'armée française entra dans la capitale le 23 janvier 1799. Le premier soin du général français fut de faire fusiller sur le champ les assassins des deux *Filo-Marino* et d'autres; par-là il ramena la tranquillité publique, la sûreté des personnes et des propriétés; il établit un directoire, et la république napolitaine fut proclamée, avorton monstrueux dont le berceau touchait à sa tombe, et

Digitized by Google

qui ne put voir deux saisons entières.

Que faisait cependant la princesse Marie-Charlotte? Profondément affectée des maux de ses sujets, elle ne songeait qu'à les soulager, leur envoyait secrètement des vivres, des secours pécuniaires, des paroles de consolation. Elle espérait qu'un jour le Dieu de vengeance et de miséricorde, satisfait de l'humiliation des princes et du repentir des peuples, regarderait en pitié tant de malheureux descendans des rois proscrits, errans, dépouillés de leurs noms mêmes, et les rétablirait sur le trône de leurs ancêtres.

Un heureux évènement la confirmait dans cette douce espérance. Sa nièce, l'unique rejeton de la déplorable union de sa sœur avec le plus vertueux, le plus infortuné des monarques, venait de contracter, à Mittau, les nœuds d'un hymen plus heureux sans doute. Cette alliance, en rapprochant et concentrant dans une même famille des droits imprescriptibles

Digitized by Google

à la couronne, donnait, au moins pour l'avenir, un consolant espoir à l'auguste successeur de Louis XVII, à ce bon père adoptif de l'illustre orpheline de France.

Marie-Charlotte vit dans cet évènement un sourire de l'Éternel, et ne désespéra plus de la cause des rois. Animée d'un nouveau courage, elle pressentit que le moment était venu de ressaisir son premier sceptre. Dans une ame énergique, vouloir est exécuter. A sa voix, le cardinal Ruffo part à la tête d'une poignée d'hommes dévoués, reprend toute la Calabre, la Basilicate, les terres d'Otrante et de Barri, la ville de Foggia et toute la province de Lucera : c'est un torrent dont les eaux grossissent à mesure qu'il se précipite ; bientôt il occupe la Campanie, Salerne, Portici et les avenues de Naples. Là, plaçant son quartier-général près du pont de la Magdelaine, il réduisit aux seuls murs de la capitale la république sans argent et sans vivres.

Aussitôt le cardinal, en sa qualité de

vice-roi, promit, au nom de Ferdinand, un pardon général, et trouva le moyen de faire afficher dans tous les coins de la ville l'édit qui l'annonçait, tandis que les membres du gouvernement s'occupaient de lois sur les cocardes, et décrétaient l'éloignement du roi, sous quarante jours, de la ville de Palerme.

Le cardinal vice-roi fut reçu dans Naples comme un libérateur; il tint la parole qu'il avait donnée, et pardonna; mais Nelson se montra moins indulgent; il sacrifia ses sentimens d'humanité au besoin d'assurer la tranquillité publique, en châtiant les plus grands coupables. Ces actes de sévérité ramenèrent l'ordre, qui fut entièrement rétabli par la paix de 1801, entre la cour de Naples et la république française.

Mais ce fut moins une paix qu'une trêve momentanée: le mal avait cessé, et sa cause existait encore, plus dangereuse que jamais. A l'anarchie démagogique avait succédé un despotisme mi-

Digitized by Google

litaire, dont l'ambition ne connaissait plus de bornes. Un homme, sorti de la poussière des camps, osa monter sur le trône de son maître, et, se couvrant de la pourpre impériale, se déclara l'émule et l'héritier de Charlemagne : bientôt son aigle audacieuse fondit sur l'aigle antique des Othons, et, de ses ailes triomphantes, couvrit l'Italie et une partie de l'Allemagne.

Une seule puissance, qu'un rempart de vaisseaux et la plus adroite politique mettaient à l'abri de ses excursions, lutta sans cesse avec avantage contre ce favori de la fortune. Au moment où il entrait dans Vienne, elle faisait entrer dans Naples trente-quatre mille Anglais ou Russes, que Marie-Charlotte avait accueillis comme autant de défenseurs, dont les secours, joints aux troupes napolitaines, pouvaient garantir ses Etats d'une invasion.

A cette nouvelle, Buonaparte fit avancer ses phalanges : « Soldats, leur dit-il

Digitized by Google

dans sa proclamation du 27 décembre 1806, marchez, précipitez dans les flots, si *tant est* qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers...Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie entière est soumise à mes lois. »

Informé de l'approche d'une armée si supérieure à toutes ses forces, Ferdinand quitta son royaume de Naples, et se retira pour la seconde fois en Sicile, où, protégé par l'Angleterre et par de fidèles sujets, il a bravé toutes les menaces du nouvel Attila.

Qui pourrait compter les soupirs que poussa depuis l'infortunée Marie-Charlotte? Non seulement elle vit presque en même temps un étranger s'emparer de sa couronne, mais encore ses proches renversés du trône d'Espagne, prisonniers dans une terre ennemie, son neveu dépouillé d'une partie de ses Etats, et forcé de donner sa fille aînée à son insatiable spoliateur.

Enfin, le temps prescrit par l'Eternel

Digitized by Google

pour la délivrance du monde arriva ; l'Europe se ligua contre son oppresseur, brisa ses deux sceptres de fer, et relégua dans une espèce de désert celui dont l'ambition n'avait pu se contenter de l'un des plus vastes empires.

Aussitôt, le sang des générations cessa de couler, l'horizon politique s'éclaircit, la Paix et la Justice s'embrassèrent, Mars se tut et l'univers respira. Marie-Charlotte fut sensible à cet évènement, peut-être même au-delà de la faiblesse humaine. L'excès de joie a ses dangers comme l'excès des peines ; les ressorts de ses facultés physiques, affaiblis par de longs malheurs, ne purent supporter le trop doux fardeau d'un bonheur si long-temps inconnu. Au moment où elle commençait à jouir, au sein de sa famille maternelle, des charmes d'une résurrection générale et de ses espérances particulières si bien fondées, la mort, qu'elle portait dans ses entrailles, la frappa dans la nuit du 7 au 8 du

mois de septembre 1814; une apoplexie l'enleva subitement à la princesse inconsolable dont la présence parmi nous rappelle toutes les vertus de sa mère, à son époux qu'elle allait rejoindre, aux malheureux dont elle aurait encore séché les larmes. On a déposé ses restes auprès de ceux de sa mère.

En des temps d'anarchie historique, des partis exaspérés ont mal jugé cette princesse. Elle était d'un caractère élevé, proportionné à la grandeur de son origine, mais sensible, compâtissant, généreux; autant elle abhorrait les factieux, les ennemis de l'ordre social, autant elle aimait, protégeait, secourait les amis de leur patrie et de leurs souverains, deux affections inséparables.

Cette digression, quelque longue qu'elle soit, paraîtra courte sans doute à quiconque, las d'entendre le fracas des tyrans éphémères de nos jours, aime à fixer ses regards sur des princes paisibles, que les usurpateurs n'ont semblé persécuter

et dépouiller, que pour les rendre plus intéressans.

On dirait que l'entrée de la reine de Naples au séjour des bienheureux, fut le premier signal de la chute de ses deux plus mortels ennemis; que l'Eternel, à l'apparition de cette grande victime, voulut la dédommager, en donnant à la terre l'exemple le plus terrible et le plus consolant de sa justice.

En effet, quelques semaines après, Buonaparte vaincu, et forcé de rendre le royaume de France à son chef légitime, alla, pour le moment, cacher sa honte et ses projets gigantesques dans l'île d'Elbe.

Ce fut alors que la position de Murat devint plus embarrassante que jamais; quoiqu'il fût entré dans la coalition de l'Europe, on savait qu'il n'y avait pris qu'une part très-legère, pour ne pas dire fort suspecte: ses manœuvres et ses démarches avaient varié en raison des succès ou des revers de son beau-frère. C'est en vain que, pour contrebalancer l'in-

fluence et le pouvoir des trois Bourbons qui demandaient son détrônement, il tâcha de se concilier la bienveillance de l'Angleterre en lui ouvrant ses ports, immédiatement après la retraite de Moscou; l'Angleterre ne fut point la dupe de ses intrigues tortueuses; lord Castlereagh en acquit la conviction, en faisant faire des recherches dans les bureaux ministériels de Paris. Il ne pouvait donc compter que sur l'Autriche, qui, fidèle au traité du 11 janvier de l'année précédente, consentait à lui garantir ses prétendus droits à la couronne de Naples, et l'intégrité du royaume Napolitain, sauf les marches pontificales qu'il occupait, malgré les réclamations du Saint-Siège.

Si Joachim, moins présomptueux, moins faux, et mieux conseillé, eût en ce moment fait rentrer ses troupes dans l'intérieur de ses Etats, qu'il se fût contenté de rester tranquille, à l'abri d'une si puissante protection, peut-être eût-il

conservé la couronne ; mais soit qu'il n'eût pas assez de confiance dans cette garantie, soit q'il craignît les coups mortels qu'on ne cessait de lui porter au congrès, il résolut de défendre par la force, un trône qu'il ne pouvait sauver par la persuasion.

Ses espérances n'étaient pas entièrement dénuées de fondement ; il connaissait toute l'intrigue du proscrit de l'île d'Elbe ; il savait que ce dernier avait en France beaucoup de factieux qui lui tendaient les bras (1). Résolu de faire cause commune avec son beau-frère, il crut devoir lui applanir les voies, en attaquant la France un peu avant le débarquement de Buonaparte à Cannes. En conséquence, dans le mois de février 1815, il demanda à l'Autriche le passage pour quatre-vingt mille hommes, par la moyenne et la haute Italie. L'Autriche rejette cette demande, et sur le

(1) Murat avait aussi en France, en 1814, un agent très-actif, le marquis de Saint-Elia.

Digitized by Google

champ envoie des forces militaires considérables en Lombardie.

Sur ces entrefaites, Buonaparte débarque à Cannes; dès que Murat en eut connaissance, il tint un conseil de guerre, et se hâta d'assurer les cabinets d'Autriche et d'Angleterre de sa fidélité à son alliance envers leurs Souverains; il fit plus, il promit de faire marcher son armée contre le déserteur de l'île d'Elbe, tandis qu'il lui envoyait en France son aide-de-camp, le comte de Beaufremont, pour l'assurer de son entier dévouement, et lui promettre tous les secours dont il pouvait disposer.

Jusque-là il avait gardé le masque; mais il l'ôta tout-à-coup, dès qu'il apprit que Buonaparte était à Lyon; il fit déclarer à la cour de Rome, qu'il regardait la cause de Napoléon comme la sienne, et que bientôt il prouverait qu'il ne lui avait jamais été étranger. Et voilà l'homme qui réclamait avec tant d'empressement l'exécution des traités, qu'il

Google

démentait d'avance dans son cœur !

Aussitôt il ordonne de nouvelles levées d'hommes et d'argent, diminue les impôts d'un tiers pour se populariser; annonce à l'armée qu'elle va marcher pour *accomplir de grandes destinées;* nomme son épouse régente du royaume; et demande au Souverain-Pontife le passage dans les Etats de l'Eglise pour deux divisions napolitaines; sur le refus de Sa Sainteté, Joachim s'avance et fait occuper par ces deux divisions les marches de Bénevent et de Ponte-Corvo. Le Pape proteste contre cette violation de son territoire, et quitte Rome le 22 mars, après avoir établi une junte d'Etat; une proclamation annonça les motifs de l'éloignement de Sa Sainteté. Le roi Charles IV et son auguste épouse, les ministres d'Autriche et d'Espagne, tous les princes et princesses qui habitaient cette capitale s'en éloignèrent : tel était l'effroi qu'inspirait le digne émule de Buonaparte !

Digitized by Google

Joachim passe à Rome, et va commencer les hostilités en attaquant la garnison de Césène. Le commandant autrichien, voyant l'impossibilité de la défendre, se replia, évitant avec soin un combat sérieux; le baron de Frimont, qui commandait en chef les troupes autrichiennes en Italie, rassemble aussitôt toutes ses forces entre Casal-Maggior et Piodena. Murat arrive à Rimini le 29 mars, et deux jours après il publie la proclamation suivante:

Rimini, 31 mars 1815.

« Italiens,

« Le moment est venu où de grandes destinées doivent s'accomplir. La Providence vous appelle enfin à devenir un peuple indépendant. Un seul cri retentit des Alpes jusqu'au détroit de Scylla : l'indépendance de l'Italie! De quel droit les étrangers veulent-ils vous ravir votre indépendance, le premier droit et le premier bien de tous les peuples? de

Digitized by Google

quel droit veulent-ils régner sur vos plaines fertiles, et s'approprier vos richesses pour les transplanter dans des contrées où elles n'ont pas leur source? de quel droit emmènent-ils vos fils pour les faire servir, languir et mourir loin des tombeaux de leurs pères? Est-ce que la nature vous a donné en vain les boulevarts des Alpes et l'invincible incompatibilité de votre caractère, barrière encore plus insurmontable? Non! non! que toute domination étrangère disparaisse du sol de l'Italie!

« Jadis maîtres du monde, vous avez expié cette funeste gloire par une oppression de vingt siècles. Qu'aujourd'hui votre gloire soit de n'avoir plus de maîtres! Chaque peuple doit se tenir dans les limites que la nature lui a fixées; la mer et d'inaccessibles montagnes, voilà vos frontières! Ne pensez jamais à les franchir; mais repoussez l'étranger qui les franchit, et contraignez-le de rentrer dans les siennes. Quatre-vingt mille Ita-

liens de Naples accourent à vous sous le commandement de leur Roi; ils jurent de ne pas se reposer que l'Italie ne soit libre; et déjà ils ont prouvé plusieurs fois qu'ils savaient tenir leurs sermens.

« Italiens de toutes les contrées ! secondez leurs efforts magnanimes. Que ceux qui ont porté les armes les reprennent; que la jeunesse inaccoutumée s'exerce à les manier; que tous les citoyens amis de leur patrie élèvent une voix généreuse pour la liberté; que toutes les forces de la nation enfin se déploient dans toute leur énergie et sous toutes les formes. Il s'agit de savoir si l'Ialie sera libre, ou si elle restera pour des siècles courbée sous le joug de la servitude. Que la lutte soit décisive, et nous aurons fondé pour long-temps le bonheur de notre belle patrie, de cette patrie qui, quoique déchirée et sanglante encore, est pleine d'ardeur et de force pour conquérir son indépendance. Les hommes éclairés de tous les pays, les peuples

qui sont dignes d'un gouvernement libéral, les princes qui se distinguent par la grandeur de leur caractère, se réjouiront de votre entreprise, applaudiront à vos triomphes. L'Angleterre pourrait-elle vous refuser son suffrage ? cette nation qui montre à toutes les autres le modèle d'un gouvernement national et constitutionnel, ce peuple libre, dont le plus beau titre de gloire est de répandre ses trésors et son sang pour l'indépendance et la liberté des peuples.

«Italiens ! depuis si long-temps que vous nous appeliez et que vous nous entouriez de vos vœux, vous étiez surpris de notre inaction ; mais le moment propice n'était pas venu. Je n'avais pas encore reçu la preuve de la perfidie de vos ennemis.... Il était nécessaire que vous fussiez convaincus, par une récente expérience, combien la libéralité de vos maîtres actuels est vaine et fausse, combien leurs promesses sont illusoires et mensongères ; fatale et déplorable expé-

rience ! Je vous prends à témoins, braves et malheureux Italiens de Milan, de Bologne, de Turin, de Venise, de Brescia, de Modène, de Reggio, et de tant d'autres villes célèbres ! combien parmi vous de malheureux guerriers et de patriotes vertueux sont arrachés du sol paternel ! combien gémissent dans les cachots ! combien sont victimes d'exactions et d'humiliations inouies !

« Italiens, il vous faut mettre un terme à tant de maux ! Levez-vous et marchez dans l'union la plus intime. En même temps que votre courage assurera votre indépendance au-dehors, qu'un gouvernement de votre choix, qu'une véritable représentation nationale, qu'une constitution digne de vous et du siècle, garantissent votre liberté intérieure et protègent vos propriétés. Je fais un appel à tous les braves pour qu'ils viennent combattre avec moi ; je fais un appel à tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur les besoins de leur patrie, pour que dans

le silence des passions, ils préparent la constitution et les lois qui désormais doivent régir l'heureuse et indépendante Italie. »

JOACHIM-NAPOLÉON.

Et par le Roi, *Le chef de l'état-major,*
MILLET DE VILLENEUVE.

Qui pourrait lire cette proclamation, sans reconnaître le comble du délire le plus impolitique ? Quoi ! c'est Murat, qui, pour *remplir de grandes destinées,* annonce la liberté, l'indépendance des Italiens, Murat enté, pour ainsi dire, sur un trône par les mains du despotisme le plus absolu ! L'insensé ! pouvait-il espérer qu'après vingt-cinq ans de révolutions, il souleverait, il bouleverserait un pays tout fumant du sang de leurs victimes ! Et pour qui ? pour un étranger, pour un aventurier mis à sa tête par un autre aventurier ! Et dans quel temps ? lorsque ni l'un ni l'autre

n'avaient ni troupes, ni finances, ni existence politique! Lorsque l'un d'eux, repoussé par la terre et par les mers, était prisonnier dans une île inaccessible à quiconque voudrait essayer de rompre ses chaînes, et l'autre n'avait qu'un nom proscrit, qu'un coup de canon pouvait ôter de la liste des rois et des vivans! Sous ces rapports, cette proclamation tenait évidemment du délire.

Elle était également marquée du sceau de l'espoir le plus impolitique. Murat comptait sur la bienveillance du cabinet de Saint-James, et Ferdinand IV vivait encore; et ses enfans et ce prince, liés par des nœuds si puissans aux couronnes de France et de Sicile, vivaient encore! Il comptait sur la levée en masse des peuples d'Italie, de ces peuples divisés d'intérêts, d'opinions et par d'antiques ressentimens ineffaçables! Un appel à tous les peuples d'Italie pour marcher sous la bannière de Murat, qui ne craint pas d'emprunter celle du sou-

verain Pontife, comme si le soldat-général qui voulait s'affubler en Egypte du turban de Mahomet, qui venait de forcer le chef de l'église romaine de quitter à son approche la capitale de la chrétienté, pouvait inspirer la moindre confiance, en profanant dans ses mains teintes de sang l'étendard du dieu de paix.

Cette proclamation fut bien loin d'obtenir le succès que Joachim en avait espéré. Les peuples ne s'arment d'eux-mêmes que pour leurs chefs légitimes, ou pour leur intérêt personnel. Les vertus pacifiques de Ferdinand avaient laissé des traces trop profondes dans le cœur des Napolitains, pour qu'ils pussent lui préférer un aventurier étranger, uniquement connu par son goût pour la guerre. Murat ne vit accourir sous ses drapeaux que cette foule de gens sans aveu, qui n'ont de patrie que dans les pays qu'ils dévastent, et de fortune que dans la bourse de ceux qu'ils assassinent.

C'est avec ce ramas de corsaires de

terre, joints à ses troupes de ligne, que Murat continua son expédition. Il avançait si rapidement, qu'il arriva le 31 mars à Forli, et de suite porta son quartier-général à Faeuza, et peu de jours après, il fit une entrée triomphante à Bologne. Au mot de *liberté*, les habitans de cette ville avaient tressailli d'enthousiasme; les partisans de Joachim lui prodiguèrent les titres les plus flatteurs, le surnommèrent *Joachim l'italique, le libérateur de l'Italie*. Les poëtes, toujours prêts à grossir les plus petits objets, pour s'élever avec eux, ajoutèrent à ces surnoms, celui de *protecteur des lettres et des arts*.

Ce n'était point des odes qu'il fallait alors à Murat; c'était des hommes. A Bologne, presque tout le monde approuvait son entreprise; personne ne se présentait pour la seconder, à l'exception de plusieurs étudians de l'Université, dont il fut très-aisé d'exalter la tête encore imbue des principes démagogiques

Digitized by Google

répandus dans les auteurs classiques.

Qu'il nous soit permis de placer ici une observation déjà consignée dans l'ouvrage intitulé : *Selectæ nostrates historiæ*, que nous avons publié l'année dernière. Rien de plus nuisible aux intérêts de la monarchie, que plusieurs passages des auteurs classiques qu'on fait étudier à la jeunesse. Est-ce en citant avec emphase et prédilection les exemples des deux Brutus, des Scévola, des Caton d'Utique, qu'on fera des amis, de vrais soutiens de la royauté? Camille-des-Moulins convint, quelques momens avant son supplice, qu'il ne devait l'exaltation de ses idées qu'au républicanisme des auteurs classiques; tant il serait important d'élaguer, par des extraits, de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout ce qui peut nuire à la morale et à la politique des temps modernes!

L'université de Bologne avait aussi ses Camille-des-Moulins, dont la plupart ont dû périr dans cette lutte, mais d'une

manière plus obscure. Ces jeunes gens eurent beau donner l'exemple du dévouement ; il ne fut point suivi, puisqu'aucun des habitans de Bologne ne voulait faire partie de l'armement général, que chacun d'eux conseillait hautement. Pour dédommager Murat de cette prétendue défection, ils engagèrent les habitans des autres villes d'Italie à s'armer tous en sa faveur.

Brescia et Padoue se déclarèrent pour la prétendue indépendance. Il n'en fut pas de même de Florence. A l'approche des colonnes napolitaines qui marchaient vers cette ville, le grand duc la quitta, et le comte Nugent, qui y commandait, se retira sur Pistoia. Ces troupes entrèrent le 7 avril à Florence, ayant à leur tête les généraux Siveron et Pignatelli. Le peuple les reçut avec une extrême froideur, pour ne pas dire avec une espèce d'aversion. La Toscane rejeta les présens du libérateur de l'Italie.

Jusqu'à ce moment, Joachim n'avait

Digitized by Google

trouvé presque aucun obstacle sur son passage. Le 4 avril seulement, il rencontre le général Bianchi, qui, n'ayant encore que peu de forces, était cependant parvenu à réunir un petit corps d'armée sur les bords du Tanaro. Il l'attaque en personne, le défait dans un combat aussi long que sanglant, et entre à Modène. Cette victoire, due en partie à la supériorité du nombre des troupes, lui coûta cher : il y perdit beaucoup de Napolitains, entr'autres son premier aide-de-camp, le général Filangieri (1), jeune homme d'un grand mérite, notre ancien élève, non à une école militaire, comme on l'a dit dans une brochure sur la vie de Joachim, mais au Prytanée français, aujourd'hui, comme anciennement, collége de Louis-le-Grand, où il laissa d'honorables souvenirs qui ne s'effaceront ja-

(1) C'était le fils aîné de Filangieri, si connu par ses ouvrages sur la science de la législation et sur le commerce des grains.

Digitized by Google

mais de la mémoire de ceux qui l'ont connu, heureux s'il n'eût point embrassé une si mauvaise cause, le seul reproche peut-être qu'on aurait à lui faire!

Modène étant au pouvoir de Joachim, Reggio lui ouvrit ses portes. On ne doutait ni en Italie, ni sur-tout en France, où les papiers publics exagéraient ses succès, qu'il ne marchât sur Milan. Le comte de Bellegarde lui-même, qui commandait pour les Autrichiens dans cette ville, s'empressa de la mettre en état de siége; en même temps il publia la proclamation suivante:

PROCLAMATION.

« L'Europe commençait à peine à cicatriser ses plaies, et les puissances réunies au congrès de Vienne s'occupaient avec une union extraordinaire d'établir les bases d'une longue paix, lorsqu'un évènement imprévu appelle de nouveau toutes les nations, déjà instruites par

Digitized by Google

l'expérience de l'ambition d'un seul homme, à prendre les armes. Au milieu de ce désordre momentané, l'Italie pouvait espérer d'être tranquille, et, pour sa seule défense, de nombreuses troupes étaient déjà venues de l'Allemagne. Mais le roi de Naples, jetant à la fin le masque qui l'a sauvé dans les momens les plus dangereux, sans déclaration de guerre, pour laquelle il n'aurait pu alléguer aucun juste motif, contre la foi de ses traités avec l'Autriche, auxquels seuls il doit son existence politique, menace de nouveau avec ses armées la tranquillité de la belle Italie; et, non content d'apporter avec lui les fléaux de la guerre, il tente encore de rallumer par-tout, sous l'apparence de l'indépendance de l'Italie, le feu dévastateur de la révolution, qui autrefois lui a applani le chemin pour passer de l'obscurité d'une classe particulière à l'éclat du trône.

« Lui qui est aussi étranger à l'Italie qu'il est nouveau dans la cathégorie des

rois, il affecte avec les Italiens un langage que pourraient à peine tenir avec eux un Alexandre Farnèse, un André Doria, un Magne Triulzo; et, de lui-même, il se proclame le chef de la nation italienne, qui a dans son propre sein des dynasties régnantes depuis des siècles, et qui a vu naître dans ses belles contrées cette auguste famille qui régit tant de nations sous un gouvernement paternel. Lui, roi de l'extrême partie de l'Italie, il voudrait, avec des idées spécieuses de limites naturelles, présenter à tous les Italiens le fantôme d'un royaume, dont on ne saurait pas même fixer la capitale, justement parce que la nature a fixé avec des limites particulières des gouvernemens particuliers aux diverses parties de l'Italie, et a montré que ce n'est pas l'étendue du territoire, le nombre de la population, ni la force des armes, mais les bonnes lois, la conservation des habitudes et une administration économique, qui font le bonheur des peuples; et c'est pour-

Digitized by Google

quoi, en Lombardie et en Toscane, on se rappelle encore avec des sentimens d'admiration et de reconnaissance les noms immortels de Marie-Thérèse, de Joseph et de Léopold.

« Le roi de Naples, non content de tromper la multitude du rêve de l'indépendance, veut encore induire en erreur les Italiens les moins prudens, en leur persuadant que ces mêmes puissances, qui renouvellent déjà, avec une promptitude admirable, les armemens les plus formidables sur terre et sur mer, et qui dans peu de jours donneront au monde entier une nouvelle preuve de leur union indissoluble dans les mêmes principes, font une disposition sécrète à seconder ses projets, comme si l'Italie, gouvernée par lui, pouvait se dire indépendante, et que les puissances ne savaient pas, aujourd'hui mieux que jamais, qu'il ne peut y avoir de paix, de trève avec qui ne respecte pas les promesses faites, et n'est pas sensible aux traités des vainqueurs généreux.

« Les bienfaits qu'a répandus l'empereur François Ier dans toute l'armée italienne, dont aucun de ceux de ses sujets qui la composent n'est resté sans moyens honorables d'existence, et qui se sont également étendus à la nombreuse classe des employés; les soins paternels avec lesquels, sans égard aux opinions politiques ou à la conduite passée, le gouvernement autrichien n'a cessé, dans sa réintégration en Italie, de réunir tous les partis à un seul, et de les considérer tous comme ses enfans, suivant le même sentiment paternel, même envers le petit nombre de ceux qui s'étaient égarés, et qui l'ont contraint à la rigueur; tous ces faits sont si notoires, qu'ils détruisent d'eux-mêmes et sans autre appui les calomnies qui sont répandues avec tant d'emphase dans la proclamation du roi de Naples.

« Lombards! le gouvernement autrichien, sincère de sa nature et véridique par système, vous a promis la tranquil-

lité, bon ordre, administration paternelle; il tiendra tout ce qu'il a promis. Rappelez-vous les temps heureux antérieurs à 1796, les institutions de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold, et comparez ce système de gouvernement avec celui qu'on vous a imposé ensuite, et que, basé sur les mêmes principes, annoncé avec les mêmes faussetés, on vous présente aujourd'hui comme un objet d'espérance et un motif de nouveaux efforts. Votre trop de crédulité aux promesses de la démocratie française a déjà une fois causé votre ruine: soyez aujourd'hui plus prudens, d'autant que votre faute serait plus grave avec l'expérience du passé; et coopérez dans toute circonstance, avec la docilité de votre caractère, avec la réflexion, fruits de vos lumières et l'attachement à votre souverain, si digne de votre cœur, à la conservation de l'ordre et à la défense de la patrie et du trône! »

Milan, le 8 avril 1815.

Cette proclamation, semblable en quelque sorte à l'eau bienfaisante qui éteint un incendie prêt à faire de grands ravages, arrêta le volcan révolutionnaire que voulait allumer Joachim, et tranquillisa la masse des Italiens, si avides de repos après tant de convulsions politiques. Un observateur profond aurait pu la regarder comme l'arrêt de mort de l'usurpateur. Il n'appartenait qu'à Murat de ne pas soupçonner le sort qui l'attendait, sur-tout lorsqu'il eut vu échouer le plan de sa jonction avec l'armée de Buonaparte; ce dernier avait projeté de se réunir à son beau-frère par le Mont-Cenis, le Simplon, le Var, de faire insurger toute l'Italie, pendant qu'il se porterait par les Alpes-Juliennes dans le Tyrol, la Carinthie et tout le midi de l'Allemagne; mais les succès imprévus des troupes autrichiennes le firent renoncer à ce vaste projet, qu'il ne pouvait d'ailleurs exécuter, tant qu'il avait à craindre les Anglais et les Prus-

siens, dont la Belgique était inondée.

Murat, livré à ses propres forces qui diminuaient tous les jours, sans espoir d'aucun secours, Murat, déjà battu par l'ennemi en diverses occasions, loin de chercher à conquérir, s'aperçut, mais trop tard, qu'il était réduit à défendre sa couronne. Ce qui ne lui permit plus de douter du danger de sa position, ce fut la déclaration de guerre que lui fit le 10 avril la Grande-Bretagne, réunie aux troupes du roi de Sicile. Il fit tout-à-coup un mouvement rétrograde, laissant les Autrichiens prendre l'offensive qu'ils ne quittèrent plus depuis ce moment, et qui tourna toujours à leur avantage. Joachim, effrayé de leurs progrès, demanda un armistice qu'on lui refusa. Légèrement blessé à Gambia, il se jeta précipitamment sur la route d'Ancône.

Cependant le général Bianchi envoyait des détachemens dans toutes les directions, pour couper à l'armée enne-

Digitized by Google

mie la route de Naples. Murat, complétement défait à Gubbio, chassé de Florence, de Bologne, de Rome et de toutes les autres villes dont il s'était emparé, ne songeait plus qu'à éviter une bataille, et n'opposait de résistance, qu'autant qu'il en fallait pour assurer sa retraite; mais atteint à Tolentino par le général Bianchi, il fut obligé d'en venir à une bataille dont la perte compléta la ruine de son armée; caisse militaire, bagage, artillerie, tout devint la proie de l'ennemi, qui, deux jours après, dans un combat livré à Caprano, s'ouvrit les portes du royaume de Naples, en les fermant pour toujours à Joachim. Celui-ci voyant tout espoir anéanti, ne songea plus qu'à sauver sa personne.

Il monte à cheval, et suivi seulement de quatre lanciers, il entre dans Naples la nuit du 19 au 20; il pénètre, à la faveur de l'obscurité, jusqu'au palais, sans être reconnu; là, il apparaît comme un spectre aux regards de son épouse :

« Madame, lui dit-il d'une voix sépulcrale, tout est perdu, si ce n'est la vie, que je n'ai pu perdre. » Il ne resta qu'un moment dans le palais, se retira chez un affidé, prépara son déguisement, fit couper ses cheveux, prit un faux passeport, et, revêtu d'un frac de drap gris, il sortit de Naples le 21 mai, seul, à cheval; il alla s'embarquer vis-à-vis l'île de Nisida, sur un petit bâtiment qui le transporta à Cannes, comme s'il eût voulu essayer, en débarquant sur ce port, d'y renouveler la scène révolutionnaire de Buonaparte, exécutée deux mois auparavant. Joachim parut à Cannes, et resta seul...... Il paraît certain qu'il voulait voir Buonaparte; mais celui-ci rejeta sa demande avec autant de mépris que de courroux; il n'en seconda pas moins son beau-frère, en entretenant à Naples et en Italie une correspondance non interrompue et constamment dirigée vers une nouvelle révolution; mais le renverse-

ment de son maître et le bon esprit des provençaux l'obligèrent bientôt à quitter la France, où il ne trouvait plus d'asile; car où se cacher quand l'Éternel nous poursuit ?

Cependant, tel est l'aveuglement des hommes, qui long-temps ont pu mettre à profit des crimes heureux, qu'ils osent toujours, même dans les plus grands malheurs, compter sur leur réconciliation avec la fortune. Murat alla chercher en Corse un endroit digne de lui servir de centre pour de nouvelles tentatives. Pendant son séjour à Vescovato, il réunit autour de lui autant d'officiers qu'il put, et il parvint à en avoir au-delà de quatre cents; il leur fit d'amples promesses de grades militaires, de dignités civiles, de dotations et de biens-fonds; il désigna les propriétés des partisans de Ferdinand pour les récompenses de ceux qui devaient, sous ses ordres, organiser la guerre civile. Il frêta et acheta des bâtimens, et ne se

bornant pas à ces marques ostensibles d'agression, il renoua ses correspondances.

Ferdinand fut instruit de ses correspondances et du nom de ses complices; loin de les châtier, il aima mieux laisser Joachim venir de lui-même se laisser prendre dans ses propres filets, s'il était assez téméraire pour essayer d'exécuter ses desseins.

Cependant, le gouvernement napolitain prit toutes les mesures nécessaires pour les déjouer; on sut que Murat se disposait à faire sa descente en Calabre, qu'il se proposait d'y proclamer une nouvelle république, dont il devait être nommé premier consul.

Vers la fin de septembre, on apprit que l'empereur d'Autriche avait offert à Joachim un asile dans ses Etats, que, dans la vue de l'y attirer, elle avait expédié en Corse un nommé *Maceroni*, homme de confiance, qu'il avait lui-même employé à diverses négociations.

Digitized by Google

Maceroni arrive en Corse le 28, fait part de sa mission à Murat, qui lui répond fièrement qu'il n'avait pas besoin d'asile, qu'il était roi, qu'il voulait mourir roi (1); et dans la nuit du 28 au 29, il partit d'Ajaccio et mit à la voile avec six bâtimens plats, armés, et avec à-peu-près deux cents hommes, tant officiers que bas-officiers. Deux jours auparavant, il avait fait une promotion militaire, créant le colonel d'artillerie Natali, maréchal-de-camp; le lieutenant

(1) On raconte différemment la négociation qui, dit-on, eut lieu, relativement à la résidence de Murat. Le colonel D..... engagea Fouché à demander au prince de Metternich, qu'il fît en sorte d'obtenir pour Murat un établissement à Trieste. Cette demande fut favorablement accueillie. Le colonel partit aussitôt pour la Corse, et communiqua cet arrangement à Joachim, qui d'abord le reçut très-froidement, et demanda jusqu'au lendemain pour y donner son *ultimatum;* mais il partit dans la nuit, suivant les conseils insensés des aventuriers dont il était entouré.

Google

Viaggiani, capitaine, et le sous-lieutenant Paschali, lieutenant; chargeant ses ministres de la guerre et des finances de l'exécution de ces décrets, qui furent remis en original au ministre de la police générale de Naples.

Le 9 octobre, le télégraphe annonça le débarquement de Murat, à Pizzo, suivi de trente officiers, s'écriant sur la place publique : « *Je suis Joachim; répétez tous : Vive Joachim Murat!* Le peuple fut pour quelques instans frappé d'une stupeur imprévue ; bientôt, revenu à lui-même, il court aux armes, en criant : *Vive Ferdinand!* poursuit Joachim, qui cherchait par la force à s'ouvrir un passage; enfin, il est arrêté par un capitaine de gendarmerie, nommé *Trentacapelli;* il s'enfuyait au travers des montagnes, tenant un pistolet à la main ; cet officier le poursuivit avec d'autant plus d'acharnement, que Joachim avait fait périr son frère. Traduit devant une commission militaire, il ne put nier

Digitized by Google

qu'il avait été pris les armes à la main. On trouva sur lui un décret dans les formes usitées et signé de sa main, par lequel il nommait un vice-roi investi d'un pouvoir illimité. L'arrêt fut prononcé à l'unanimité, mais Ferdinand refusa long-temps de le signer : les Bourbons ont tant de peine à faire couler le sang! mais ses ministres l'y déterminèrent enfin, en lui représentant sans doute qu'il devait cet acte de justice à la sûreté de son peuple et à l'outrage fait à sa couronne.

A la lecture de son jugement, Murat resta un moment consterné, mais il reprit bientôt sa fermeté ordinaire : il avait si souvent vu la mort de si près! Il demanda un prêtre et se confessa ; il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, et refusa de s'asseoir sur une espèce de sellette qu'on lui avait préparée, se rappelant vraisemblablement ces mots d'un empereur mourant : *Decet imperatorem stantem mori.*

Digitized by Google

Lors de l'exécution, qui eut lieu dans le fort de Pizzo, et qui dura une demi-heure, on n'eut égard ni au rang ni au grade des vingt-neuf condamnés : on les appela par ordre alphabétique, et Murat fut fusillé le septième.

Il avait dans son porte-feuille un grand nombre de proclamations, dont la plus curieuse était celle qui contenait l'appel suivant :

Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles, à ses fidèles sujets.

Braves Napolitains,

« Votre Joachim vous est rendu. Depuis le moment où il se retrouve au milieu de vous, ses peines et les vôtres cessent. Lorsque votre roi vous annonce son retour, il n'est pas néanmoins question de pardon et d'amnistie. Vous ne vous êtes jamais rendus coupables envers lui; c'est pourquoi il vous renouvelle aujourd'hui, comme à ses enfans, le ser-

ment qu'il vous a déjà prêté antérieurement, celui de vouloir vous rendre heureux. Vous n'avez point de parjure à craindre de sa part. Les sentimens de son cœur, qui vous sont connus, et votre fidélité à toute épreuve, sont pour vous des garans de la certitude de ce qu'il avance, et que son intention n'est point, comme celle de Ferdinand, de ne différer que provisoirement sa vengeance. J'avais choisi, lors de ma retraite, un asile tranquille, que je suis toujours assuré de retrouver au milieu d'un peuple vertueux, et de là je pouvais regarder avec mépris les poignards des cannibales Marseillais qui, pendant tout le cours de la révolution française, se sont baignés dans le sang de leurs compatriotes. J'avais l'intention de vivre ainsi dans la retraite, jusqu'à ce que l'ardeur de la fièvre, par laquelle la France se débarrasse des restes de la révolution, fût passée ; alors j'aurais paru pour reconquérir mes Etats, et chercher dans vos cœurs

un refuge contre le malheur qui me poursuit d'une manière si incroyable et si inouie. Mais lorsque la lettre de Ferdinand au général Bianchi me tomba sous les yeux, mon ame se souleva, et je ne pus me contenir plus long-temps. Car je ne puis ni ne dois souffrir qu'un prince qui se nomme le roi et le père des braves Napolitains, flétrisse publiquement et solennellement cette nation. Je ne puis souffrir, et je ne souffrirai jamais, que l'armée, composée de la fleur de toutes les classes du peuple, que cette brave armée dont j'ai été le créateur et le chef, et qui a donné des preuves si multipliées de valeur; qui a procuré au peuple napolitain un rang parmi les autres nations, et dont les revers n'ont été causés que par les proclamations des puissances alliées et le bruit de ma mort faussement répandue, que cette armée, enfin, soit qualifiée à la face du monde de *horde ennemie*.

« Enflammé de colère par cet affront,

je rassemblai tout mon courage ; je me jetai dans une mauvaise barque de pêcheur, et j'abordai en Corse, où je trouvai un accueil hospitalier, et je reçus des braves qui avaient combattu dans les rangs de l'armée napolitaine l'assurance de leurs secours.

« Pouvant compter sur l'amour de mes peuples, et sûr de vivre dans leur souvenir, je résolus alors de reconquérir mes Etats et de venger l'outrage fait à la nation.

« Soldats et citoyens! vous tous qui avez un cœur noble et des sentimens patriotiques, joignez-vous à votre roi; que notre vengeance soit commune. Un prince capable de donner aux soldats napolitains la dénomination déshonorante de *horde ennemie*, insulte la nation entière; il a perdu ses droits au trône, et déjà même il y a renoncé par la lettre qu'il a adressée au baron Bianchi.

« Oui, chers et braves Napolitains, nous sommes offensés, et l'offense tombe

sur nous tous sans exceptions. En conséquence, vous devez, de concert avec votre roi, chasser du pays un prince qui s'est déjà montré plusieurs fois parjure, qui a promis plusieurs fois amnistie, et qui a néanmoins laissé un libre cours à sa vengeance.

« Qu'il soit abattu, le château de Casa-Lanza, dont Ferdinand veut faire un monument de l'affront qu'il a fait à la nation. Qu'il soit rasé jusqu'aux fondemens, et qu'à la même place s'élève une colonne, dont l'inscription annonce aux contemporains et à la postérité, que, dans ce même endroit, l'armée napolitaine, après avoir remporté des victoires signalées, n'a pu résister au nombre de ses ennemis; que cependant elle n'a conclu qu'une paix honorable, qu'elle a déclaré Ferdinand indigne de gouverner et déchu pour toujours du trône, pour avoir fait de ce château un fief de la couronne, et un monument de son déshonneur, et nommé l'armée une *horde ennemie*.

Digitized by Google

Oui, toute la nation est outragée ! Qui voudrait maintenant être encore appelé Napolitain à la face de l'Europe ? Levez-vous donc, courez aux armes, et levez-vous en masse. Que tout véritable Napolitain qui attache du prix à l'honneur, accoure dans mon camp ! Que les milices provinciales se rassemblent par-tout, et que tout ce qui a fait partie de l'armée se range de nouveau sous les drapeaux ! Que la garde nationale, aussi brave que fidèle, de Naples, sauve une seconde fois cette capitale, et prenne sous sa défense mes châteaux, et sous sa protection tous les habitans et leurs propriétés. Vous, braves et fidèles Calabrois ! habitans de la Basilicate et des provinces de Salerne et d'Avellino, et vous valeureux Samnites, peuple de la Pouille et de la Terre de Labour, qui avez montré si souvent un dévouement à toute épreuve, rassemblez-vous autour de votre roi et de votre général. Expulsez du milieu de vous Ferdinand, qui vous a traités d'une

manière si déshonorante! qu'il retourne en Sicile. Sous la double bannière de la croix et de la liberté, nous marcherons sur la capitale, pour assurer de nouveau et à jamais le bonheur et l'indépendance de la nation. Ne craignez pas, courageux et fidèles Napolitains, ne craignez pas que les puissances alliées tournent leurs armes contre votre roi! Votre Joachim n'a jamais renoncé au trône. Des chances malheureuses à la guerre ne peuvent lui enlever son droit à la couronne de Naples.

« En voulant reprendre possession de ma couronne, je ne fais que ce que font aussi de leur côté les monarques alliés. La reine et mes enfans nous seront rendus, et loin que votre roi doive donner des inquiétudes à ses voisins, il sera reconnu au contraire pour leur plus sûr ami. L'empereur d'Autriche reconnaîtra en quoi consiste la véritable politique de Naples; revenu de l'erreur qu'il doit me combattre comme un partisan de Buo-

Digitized by Google

naparte, au lieu d'être mon adversaire, il deviendra sûrement mon allié. Votre attachement pour votre roi ne peut vous exposer à aucun danger, puisqu'on ne peut plus le soupçonner de vouloir s'agrandir aux dépens de l'état romain ou de tout autre état d'Italie; ainsi les puissances de l'Europe n'ont plus de motif pour se réunir contre lui.

« Il faudrait douter de la droiture et de la sagesse du gouvernement britannique, pour ne pas être persuadé qu'il aura à cœur de réparer le dommage qu'il s'est lui-même attiré en nous faisant précipitamment la guerre, tandis que, d'après les traités existans, les hostilités ne devaient commencer que trois mois après une déclaration préalable. Nous déclarons ici solennellement à la face de toute l'Europe, que les malheurs de la guerre ne nous ont atteints que pour avoir persisté invariablement dans le système : *Point de guerre avec l'Angleterre.* Nous ne commençâmes notre retraite

Google

avec notre armée qu'après que lord Bentinck nous eut écrit de Gênes, que puisque nous étions en guerre avec l'Autriche, il serait obligé d'agir contre nous avec toutes les forces anglaises de terre et de mer, dès qu'il en serait requis par le général autrichien. Je répondis que, ne voulant pas rompre avec l'Angleterre, je suspendrais sur le champ les hostilités contre l'Autriche, et que j'avais donné ordre à mon armée de rétrograder sur Naples; je priai en même temps le général anglais de faire part de ma résolution au commandant autrichien, et de déterminer, par son entremise, le feld-maréchal Bellegarde à consentir à l'armistice que j'allais lui proposer.

« De mon côté, je commençai aussitôt ma retraite sur mes Etats; mais l'armistice que j'avais offert ne fut point accepté, et je puis avancer, sans craindre qu'on me réfute, que tous les revers qu'ont éprouvés mes armes sont provenus uniquement de ma retraite volontaire. Car,

sans aucun doute, les Autrichiens ne nous auraient point attaqués dans la position que nous occupions; et le cabinet de Vienne, s'il s'était convaincu que nous n'avions pris cette position que pour faire cause commune avec son armée, aurait infailliblement adopté l'armistice, et aurait conservé son alliance avec nous, parce que Naples et l'Autriche sont des alliés naturels l'un de l'autre.

« Redoublez de confiance; un heureux avenir vous attend! Dans le calme d'une profonde paix, votre roi exécutera les plans qu'il a formés au milieu des orages de la guerre pour assurer votre bonheur. La construction des édifices publics maintenant suspendue sera reprise avec une nouvelle activité, et tout ce qui est en stagnation reprendra son cours ordinaire avec une nouvelle vigueur. L'armée recevra sa solde et les autorités civiles l'arriéré de leur traitement.

« Les fonctionnaires publics destitués depuis le 21 mai, prendront leurs em-

Digitized by Google

plois, et tous ceux qui ont été spoliés de quelqu'avantage, en recevront la jouissance.

« Toutes les nominations faites depuis la même époque par Ferdinand sont déclarées non avenues et annulées par les présentes. Tout rentrera dans l'ancien ordre et sera remis sur le même pied où il était à l'époque de mon éloignement de mon royaume. »

Donné le..... octobre 1815.
(*La date était en blanc.*)

JOACHIM NAPOLÉON.

Il paraît que Murat s'était proposé de répandre cette pièce, immédiatement après son débarquement, qu'il espérait effectuer d'une manière bien différente.

A ces proclamations étaient jointes plusieurs lettres qu'on apporta au Roi, et que ce bon prince déchira sans vouloir les lire; tant il craignait de trouver

Digitized by Google

des coupables et d'avoir des châtimens à infliger!

S'il faut en croire un bruit public, outre cet appel, on découvrit dans les papiers de Murat des preuves d'une correspondance intime avec l'Italie et l'Allemagne, et le ministre de la police du royaume de Naples communiqua à ce sujet plusieurs pièces originales à l'ambassadeur de S. M. l'empereur d'Autriche près le roi des Deux-Siciles. Au nombre de ces pièces se trouvait une lettre curieuse de madame Murat à son mari, datée de l'asile que l'Autriche avait bien voulu lui accorder. D'après ces indices, on mit le scellé sur les papiers d'une comtesse liée très-intimement avec madame Murat. Le bruit a couru aussi, qu'on avait mis le scellé sur les papiers de cette dernière, qui a sollicité, dit-on, la permission de se retirer à Prague.

On fit transporter à Naples l'uniforme de maréchal, décoré d'ordres et de dia-

mans que portait Murat, et les sommes d'argent qu'on trouva sur les felouques qui l'avaient amené.

Ainsi périt cet aventurier qui, né dans une chaumière, osa monter sur un trône, dicter des lois dans l'Escurial, dans le Vatican même, devint l'allié de l'une des maisons les plus puissantes de l'Europe, et crut un instant qu'il était assez puissant lui-même pour lui faire la guerre, envahir ses États, et menacer sa capitale. Joachim Murat osa tout dans un temps où des soldats heureux pouvaient tout espérer.

D'après ce que nous venons d'écrire, il est aisé de le dépeindre. Son caractère était vif, pétulant, ambitieux, téméraire : il fut excellent soldat, bon capitaine, général médiocre; sa conduite fut toujours subordonnée aux circonstances et à ses intérêts; révolutionnaire ardent et complice plus ardent d'un tyran; ennemi des nobles, et lui-même enivré de sa nouvelle noblesse, ses véritables

Digitized by Google

sentimens seraient un problème, s'il n'avait point paru tout entier dans les derniers mois de sa vie, plus propre à exécuter un coup d'état qu'à l'imaginer. Il fut l'instrument le plus actif dont Buonaparte se servit pour arriver à ses fins; aimable dans la société, chéri dans les camps, intrigant sur le trône, il eut, en apparence, quelques vertus d'un homme; mais en réalité, il avait conservé tous les vices d'un démagogue.

On ne peut disconvenir qu'il ne fut le plus poli, le plus élégant de tous les favoris du sultan des Tuileries. Cependant, comment accorder ces qualités avec la cruauté qu'il montra dans tant de circonstances? Toujours actif à encenser jusqu'à la barbarie de son maître, il sourit avec complaisance à l'empoisonnement secret que ce prétendu père de nos armées, ordonna des six cents soldats français malades dans les hôpitaux de Jaffa. Les maisons, les rues, les places publiques, les temples de

Madrid ne fument-ils pas encore des flots du sang innocent qu'il y fit répandre ? Faut-il le représenter, enfonçant le premier, par son langage atroce, le poignard dans le sein du duc d'Enghien, à l'instant où cet infortuné prince demandait à ses assassins le service d'abréger sa vie ? Qui ne sait avec quel acharnement féroce il poussa jusqu'au pied de l'échafaud Moreau, que la crainte seule d'un mouvement populaire l'empêcha d'y précipiter ? Hélas ! tout couvert du sang du dernier des Condé, il était encore altéré de celui de notre second Turenne ! Parcourez la Valteline, vous y trouverez encore les traces des cruautés qu'il exerça sur les prêtres, les moines, les préfets et les personnes les plus estimables du pays. A qui donc donnera-t-on le surnom de *cruel*, si l'on prostitue celui d'aimable, d'honnête au protée qui se conduit de cette manière ?

Je sais que, pour faire absoudre cette

conduite, quelques écrivains ont préconisé son dévouement sur les champs de bataille, son intrépidité, ses exploits, en un mot ces lauriers qu'il moissonna à la tête de la cavalerie française. Mais pour qui tous ces prétendus actes de bravoure, tous ces lauriers accumulés sur sa tête et sur celle de nos guerriers? pour la France? non; elle était alors partout et n'était nulle part; pour le bonheur de la société? moins encore; la société n'est rien pour des ambitieux, dont la gloire consiste à la détruire, afin de s'élever eux-mêmes sur ces débris; pour la liberté des peuples? mot insidieux et perfide, dont on n'a que trop abusé pour amener des nations égarées au plus affreux despotisme. Avant même le traité de Campo-Formio, un partisan de Buonaparte avait dit tout haut dans un des premiers cafés de Paris, que ce général seul pouvait sauver la France; que seul il méritait la couronne, à laquelle il avait tant de motifs d'aspirer, et il ajouta tout bas ce

que nous entendîmes nous-mêmes, que ce conquérant de l'Italie ne tarderait pas à substituer au bonnet rouge le diadême de Charlemagne : on rit de sa prédiction; les deux mondes ont appris comment l'avenir l'a justifiée.

Il n'était point difficile de prévoir la fortune et le but secret de Buonaparte, du moment qu'il eut dicté des lois à l'Autriche et au directoire de France; tout concourait au succès de son ambition, l'armée, le peuple, et le gouvernement lui-même, qui parut cimenter son autorité par la journée du 18 fructidor, et ne fit qu'accroître la puissance et l'espoir du nouveau Cromwell. On ignore, et, seuls peut-être, nous savons que son aide-de-camp Lavalette vint à cette époque à Paris, chargé de la mission secrète d'épier tous les mouvemens de la lutte entre le directoire et le corps législatif; que, si ce dernier eût triomphé, Buonaparte eût volé, suivant ses expressions, comme un éclair, et eût avancé

de quelques années le 18 brumaire, c'est-à-dire le moment où, sous le faux nom de consulat, il usurpa l'autorité souveraine en France. Nous devons cependant cette justice à Lavalette, qu'il improuva hautement l'issue de cette journée ; qu'il plaignit Pichegru et quelques autres victimes de cette journée : sensibilité louable qui s'accordait parfaitement avec l'attachement à la famille des Bourbons, dont il nous avait donné tant de preuves dans les premières années de la révolution. Que ne peut l'ambition? son cœur échangea par la suite pour un tyran le meilleur des Rois!

Il n'en était pas ainsi de Murat; l'homme qui avait demandé le nom de *Marat* ne pouvait être que l'ennemi de tout pouvoir légitime : il l'a prouvé pendant toute sa carrière politique, et sur-tout aux deux époques où il fut chassé du service et par les amis du Roi et par les révolutionnaires, pour ses principes *ultrà*-démagogiques. Arrêtons! il n'est plus; à

Digitized by Google

ses derniers momens, il a reconnu ses crimes; il s'est jeté dans les bras du Dieu qui ne punit qu'une fois et se montre toujours précédé du pardon; Joachim, indigne de vivre, a paru du moins digne de mourir, bien différent du plus coupable de ces aventuriers qui vit encore.

Il vit! il dort tranquille! il joue! Il joue! quand ses serviteurs malheureusement trop fidèles, quand ses meilleurs amis tombent sous le glaive de la loi, ou vont errans sur la terre et les mers qui les repoussent! Il joue! quand la France, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, la Russie lui redemandent des milliers de victimes sacrifiées à son ambition! Il joue! quand des mères encore tremblantes pour leurs fils, et cachant leurs berceaux, supplient l'Eternel de faire enfin cesser leurs craintes en purgeant la terre de cet antropophage! L'Eternel serait-il embarrassé dans le choix du supplice pour un si grand coupable?

Nous finirons cet ouvage par un rapprochement qui n'échappera point sans doute à l'historien de notre révolution, c'est que Cahors donna jadis la naissance à un prêtre obscur, qui, par ses talens, sut parvenir à la papauté et se concilier la plus grande influence sur les affaires de l'Europe; c'était pourtant en ces temps, que nous osons surnommer gothiques, pour ne pas dire grossiers, et dans un siècle appelé celui des lumières, que cette même ville ou ses environs ont produit quatre généraux plus ou moins fameux, Murat, Bessières, les deux Ramel, qui tous, élevés aussi du sein d'une fortune médiocre, ont péri misérablement, si l'on excepte le maréchal Bessières, mort sur un champ de bataille, dont le nom est à peine connu. Tant il est vrai qu'on ne sert jamais impunément, sous les drapeaux d'un usurpateur, une cause désavouée du ciel et de la terre!

FIN.

589655

Digitized by Google